

J'AIME LES ANIMAUX

Frigyes Karinthy



C
am
bou
rakjs





J'AIME LES ANIMAUX

Frigyes Karinthy

TRADUIT DU HONGROIS PAR CÉCILE A. HOLDBAN

C
am
bou
rakis

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- « Szeretem az állatot » (« J'aime les animaux ») : *Tanár úr kérem. Képek a középiskolából*, éditions Dick Nanó, Budapest, 1916.
- « Szépiát ettem » (« J'ai mangé de la seiche ») ; « Táncoló egér » (« La souris dansante ») : *Minden másképpen van. Ötvenkét vasárnap*, éditions Athenæum R.T. , Budapest, 1929.
- « Pista, a gyöngykagyló » (« Pista, huitre perlière ») : *Harun al Rasid. Kis novellák*, éditions Athenæum R.T., Budapest, 1924.
- « Cápá » (« Requin ») : *Heuréka*, Singer-Wolfner, Budapest, 1927.
- « Az elefánt » (« L'éléphant ») ; « Teve » (« Le chameau ») ; « Kutya-vásár » (« Une foire canine ») : *Két álom. Mozgóképjáték*, Franklin-Társulat, Budapest, 1923.
- « Állatkert » (« Zoo ») : *Az Újság*, 30 juillet 1916.
- « Királykisasszony és a varangyobéka » (« La princesse et le crapaud ») : *Nevető netegek*, éditions Athenæum R.T. , Budapest, 1936.
- « Az Oroszlán és Aratószűz » (« Le lion et la vierge des moissons ») : *Pesti Napló*, 23 mai 1937.
- « A majom, a kisoroszlán, a kismalac meg a kiskutya » (« Le singe, le lionceau, le porcelet et le chiot ») : *Beszéljünk másról. Újjab karcolatok*, éditions Athenæum R.T. , Budapest, 1915.
- « A majom és a hangya » (« Le singe et la fourmi ») : *Ne bántsuk egymast. Újabb tréfák*, Pallas Irodalmi és Nyomdai, Budapest, 1921.
- « Verebek és patkányok » (« Moineaux et rats ») : *Pesti Napló*, 1^{er} mars 1931.
- « Macska játszik az egérrel » (« Le chat joue avec la souris ») : *Pesti Napló*, 29 mars 1931.
- « Kutyaedetektív » (« Détective canin ») : *Pesti Napló*, 11 juin 1931.
- « Ebcson se forr be könnyen – és egyéb kutyabajok » (« Les os canins cicatrisent difficilement – Mal de chiens ») : *Az Est*, 2 juillet 1933.

PRÉFACE

L'ÉSOPE DU DANUBE

Le bestiaire de Frigyes Karinthy, y compris les étranges créatures de la nouvelle futuriste « La princesse et le crapaud », n'a pas recours à des animaux fantastiques. On y croise lapins, chiens, éléphants, girafes, chameaux, souris, lions, singes ou canaris. L'imaginaire débordant de l'auteur venant compléter le caractère familier du zoo à la Karinthy. En quelque sorte, on n'est guère éloigné de l'univers d'un Jean de La Fontaine. Et ce n'est pas un hasard : à sa manière, Karinthy s'inscrit dans la grande tradition des fabulistes qui se servent des animaux pour illustrer certains humains. Mais chez l'écrivain hongrois, également célèbre dans son pays pour avoir traduit les aventures d'un autre héros animalier de la littérature pour enfants, *Winnie l'Ourson* d'Alan Alexander Milne, la morale peut se montrer particulièrement grinçante.

En effet, nombre de textes qui composent ce recueil sont conçus comme des fables, souvent plus mordantes que purement humoristiques, usant d'une ironie inquiète qui reflète certaines des préoccupations les plus vives de Karinthy. Pacifiste convaincu, marqué par la Première guerre mondiale,

il porte sur le monde un regard dont la lucidité est nourrie par une conscience politique extrêmement aiguë. Il a ainsi fustigé les répressions de la Terreur blanche (*Fehérterror*) dans son pays, menées par les troupes et unités paramilitaires contre-révolutionnaires, après la chute de la République des conseils de Hongrie (*Magyarországi Tanácsköztársaság*) d'inspiration communiste, prise de position qui lui vaudra des attaques virulentes tant de la droite que de la gauche. Mais il est également l'un des tout premiers à dénoncer la montée des totalitarismes, que ce soit celles de Mussolini, Hitler ou Staline. Ailleurs, c'est sur le capitalisme que se porte sa charge, à travers les mésaventures de Pista l'huître perlière. C'est peut-être pour cette raison que, à tous les modèles de société humaine dont il ne peut que constater les dérives criminelles, il avoue sa préférence pour la vie sociale des moineaux : « Cette socialisation n'est ni un parlement, ni une milice, ni une fédération économique ou politique qui, confrontée à des intérêts contradictoires, imaginaires ou non, défend des intérêts communs, imaginaires ou non. »

Souvent croqués sur le vif et écrits de chic à sa table d'habitué du café Hadik, ces textes sont autant de billets d'humeur. En spectateur affûté de la comédie humaine qui se jouait chaque jour sous ses yeux depuis son poste d'observation privilégié, se nourrissant également de tout ce qu'il lisait dans

les journaux qui s'arrachaient sa prose, Karinthy n'est jamais à court d'inspiration pour singer ses contemporains et son époque. Tout est prétexte à détournement, à satire. Il tient son lecteur en laisse – et en haleine. Il tourne autour du pot, passe du coq à l'âne pour mieux faire mouche. Que ce soit sous forme de saynètes, de petits dialogues tenant autant de la veine du théâtre de boulevard que de la tradition platonicienne, d'allégories, de faux reportages, Karinthy est passé maître dans l'art des petites nouvelles épigrammatiques. Il incarne, avec son ami Dezső Kosztolányi, l'humour hongrois. Mais Karinthy regrettait un peu qu'on ne retînt que cela de ses textes. Et pour exprimer ce malentendu ou cette incompréhension dont il pâtissait, il se comparait, à la fin de sa vie, à... la pomme de terre : « On se sert de moi comme on l'a fait avec la pomme de terre au début, quand on venait de l'importer en Europe – on récolte ma fleur et mon fruit (humour et witz), on jette ma racine (ma philosophie) ».

Certes, toutes les nouvelles rassemblées dans ce volume ne se prêtent pas à une exégèse à plusieurs niveaux. Certaines d'entre elles ont été rédigées pour faire rire, et elles y parviennent à merveille. Elles constituent un précieux contrepois à toute coupable tendance vers un *esprit* qui pourrait risquer de se montrer docte et sentencieux. S'il donne la parole aux animaux, s'il leur prête des traits de caractère

anthropomorphiques, il prend soin de maintenir la dualité entre les hommes et eux. Une dualité qui paraît souvent irréconciliable, nourrie d'un sentiment de supériorité, de suprématie de l'homme sur la nature, héritage tout aussi biblique que darwinien : « Un "homme" ! Mais c'est quoi un homme pour toi, à part cette volonté qui régit et transforme la nature à son gré, le travail et la détermination de l'"instinct" », fait-il dire à l'une de ses créatures animales.

Pourtant, Karinthy n'a rien d'un misanthrope, lui, le défenseur de l'esperanto, qui plaçait toute sa confiance dans les progrès scientifiques et technologiques dont il imaginait ce qu'ils pourraient apporter comme améliorations à la condition humaine. Mais il en pressent aussi les possibles déviances. Quand il prête aux animaux une forme de sagesse, ce n'est pas tant pour rabaisser l'homme que pour en faire ressortir la terrible inconséquence qui, n'en déplaise à Descartes, semble la chose du monde la mieux partagée, bien mieux que le bon sens. Dans ces animaux dont l'intelligence et la sagesse peuvent en remontrer à leurs frères humains, se lit le patronage littéraire sous lequel l'écrivain hongrois entend se placer, celui de Jonathan Swift. Outre que Karinthy a, avec *Farémido*, imaginé un cinquième voyage de Gulliver, il invente à son tour des créatures animales qui ne sont pas sans rappeler le peuple des Houyhnhnms, ces chevaux vivant dans une société paisible régie par la raison (et la logique

positive), maîtres d'êtres sauvages, les Yahoos, qui ont tout du type humain... Mais il ne sombre pas pour autant dans l'angélisme, en se figurant la nature comme un Éden : « Ce n'est pas le chat qui est cruel, mais la nature quand, faute d'être guidée par l'intelligence et le discernement, elle lance ses enfants bénis et maudits, en proie à des passions contraires, dans ce monde étrange et incompréhensible, soumis à la confusion des sentiments ». S'il croit en une innocence naturelle, elle ne vaut plus dès lors que les animaux entrent en contact avec les hommes.

Mais ce contact permanent s'effectue sans la moindre porosité. Il ne s'opère aucune métamorphose dans l'univers de Karinthy. Bien qu'il soit le contemporain de son voisin tchèque, on ne trouvera aucune trace d'un avatar de Gregor Samsa. La « régression » à l'état animal n'est pas une hantise de l'écrivain hongrois, contrairement à Kafka. Ou bien, s'il y a métamorphose, elle ne peut être qu'onirique. « J'ai rêvé que j'étais deux chats et que je jouais ensemble » a écrit Karinthy. Derrière la facétie de cette déclaration déconcertante, ce féru de psychanalyse livre peut-être au lecteur un indice, une clef pour comprendre les nouvelles de *J'aime les animaux* – mais une clef qui peut parfois se métamorphoser en piège à souris.

Cécile A. Holdban

J'AIME LES ANIMAUX

Dès qu'on l'a mis dans la cuisine, le petit lapin m'a beaucoup plu : son adorable petite tête innocente, ses yeux pleins d'effroi et son doux pelage. J'ai ressenti cette tendresse protectrice, si caractéristique, que connaissent les novices en amour qui ont affaire à de jeunes femmes félines. Je ne te demande rien, petit lapin blanc mort de peur, je veux juste caresser délicatement ta fourrure blanche, dans le sens du poil, pour que ça te soit agréable, je te prendrai sur mes genoux et je cajolerai ta petite tête pour te rassurer, pour que tu te sentes bien, en sécurité, et pour te convaincre de ne pas avoir peur, car je veille sur toi et je te protège.

Voilà ce que je ressens, avec ardeur et de façon désintéressée, tout à cette affection généreuse et protectrice ; je tends la main vers le petit lapin blanc pour le caresser. Mais le petit lapin, cette sale bestiole paniquée, se dérobe, toujours aussi effrayé, il m'échappe et va se tapir sous le placard de la cuisine.

Petit imbécile de lapin, lui dis-je en hochant la tête, tu es bien gentil mais tellement bête de paniquer ainsi. Tu crois vraiment que je veux te faire du mal, que je veux te capturer, t'attraper violemment, t'assommer, te manger, uniquement parce que je suis plus fort que toi ? Sache que cela n'a rien à voir. Certes, je suis plus fort que toi et je pourrais faire tout cela, mais c'est précisément ce que je ne veux pas faire, est-ce que tu comprends ? Au contraire, je veux être tendre et gentil, je veux te caresser, je veux m'abandonner, oublier mes prérogatives, mes envies, mes lubies à cause de toi que je veux caresser pour te rassurer, pour que ton petit cœur arrête de battre la chamade et pour que tu te sentes bien de tout ton être fragile et apeuré.

Voilà ce à quoi je pense, non sans émotion, et je taquine le petit lapin avec un tisonnier pour le faire sortir de sous le placard et pour le caresser. Dans un premier temps, l'animal recule devant le tisonnier, son petit nez tremblant nerveusement de peur, puis il bondit et traverse la cuisine pour aller se cacher ailleurs.

Je le suis et m'accroupis délicatement près de lui. Allons, lui dis-je, tu es bête. On dirait même que tu as encore plus peur que tout à l'heure. Certes, cela peut se comprendre si l'on suit ton raisonnement étriqué et partial qui te laisse croire que je te traque comme un fauve sanguinaire, et

qui se refuse à croire dans l'altruisme et le haut sens moral des plus forts. Mais il faut vraiment que je réussisse à t'attraper et à te caresser, car je ne peux pas laisser perdurer ce malentendu qui fait de moi un tigre avide de sang ; je ne peux pas te laisser croire cela. Je dois te prouver que tu te trompes, et te montrer que je ne cherche pas à te capturer pour te trancher la gorge, mais pour te caresser sans rien attendre en retour, pour te faire du bien, sans même espérer ta reconnaissance.

Je tends doucement le bras et mes doigts le touchent presque quand, d'un bond désespéré, il parvient à m'échapper et, poussant de petits cris de frayeur étranglés, prenant les jambes à son cou, tout haletant, mort de peur, il file se cacher sous le poêle.

Je déglutis et je sens le sang me monter à la tête. Me voilà en présence d'un cas de bêtise inouïe ! Que faire maintenant ? En rester là ? Mais il risque de penser qu'il avait raison, que je voulais vraiment l'assommer ou le manger et que, de fatigue, j'ai renoncé à mon dessein.

Je m'allonge devant le poêle pour regarder en dessous. Il est tapi tout au fond, tout recroquevillé, et dans ses yeux noirs se lit une incroyable frayeur quand son regard croise le mien. Cette fois, je me fâche pour de bon. Petit imbécile, lui dis-je amèrement, tu ne crois donc ni à la beauté

ni à la noblesse d'âme ? Tu ne crois pas à l'altruisme, à la tendresse, à la gentillesse qui n'attend rien en retour ? Comment te prouver, petit malheureux, que ta façon de penser est vile et méprisante ? Bien entendu, ta petite tête idiote et ingrate grouille d'idées abjectes, brutales et immorales de morsures, de coups, de ruses auxquelles le fort a recours pour anéantir les faibles... Espèce de sale petit avorton, tu ne veux donc pas m'accorder que l'entente existe, de même que les émotions sincères, les larmes qui vous montent aux yeux devant le spectacle de la faiblesse, de l'asservissement ou de l'impuissance ? Que le diable t'emporte avec ta caboche, je vais me faire un devoir de te prouver que tout cela existe bel et bien !

Cette fois, je vais l'attraper de force, avec rage. Je m'y emploie, je suis tout rouge, j'ai la langue qui pend, je trébuche, je tombe, je le poursuis à quatre pattes sous la table, derrière le pétrin. Je me cogne la tête au chambranle de la porte, je déchire ma veste, je grince des dents. À un moment, je suis à deux doigts de le saisir par les oreilles mais il réussit à m'échapper tout pantelant, je l'entends clapir, il me mord et se réfugie dans la remise, derrière le tas de bois.

Il ne bouge plus de sa cachette, et pour l'en déloger, il faudrait que je défasse le tas de bois. Mais c'est ce que je vais faire, même si je dois y

passer toute ma vie, je vais défaire le tas de bois,
l'attraper par les oreilles, le lancer en l'air et le
jeter contre le mur pour lui éclater son petit crâne
imbécile et têtue qui refuse de comprendre que je
veux juste le caresser !

(1916)

J'AI MANGÉ DE LA SEICHE

Et j'aimerais manger encore toutes sortes de choses : des poissons, des araignées de mer, des crabes, des actinies, ainsi que ces drôles de petits chevaux, ces figurines de jeu d'échecs que l'on trouve dans la mer. Mes yeux, mes oreilles et mon nez ne suffisent pas à avaler, à engloutir ce monde merveilleux, ces immenses masses gluantes : il faut aussi que je les touche avec mes gencives et mon estomac. Une fois dans nos assiettes, on les appelle « *frutti del mare* », fruits de mer. L'eau, l'eau où la vie grouille, je sens bien que c'est le véritable milieu antédiluvien de la vie, le foyer de nos origines ! Mon cher ami, le sage Sándor Ferenczi*, vient justement d'écrire un ouvrage dans lequel, si je ne m'abuse, il démontre que tout au fond de nous, nous portons la nostalgie douloureuse d'avoir été poisson, poulpe, que sais-je encore !

* Sándor Fränkel dit Sándor Ferenczi (1873-1933), psychanalyste hongrois.

Ce matin, j'ai longuement marché en direction du large dans l'eau pure et cristalline de l'Adriatique. Notez le souffle du nageur assoiffé, la façon qu'il a de mettre la tête sous l'eau, de souffler et de bâiller comme une carpe, de se lécher les lèvres : il voudrait se cacher sous l'eau et s'enfoncer dans les profondeurs avec ses beaux gestes lents, en apesanteur, comme dans un film au ralenti ! Je plonge, je nage sous la surface, j'ouvre en grand les yeux et la bouche, et je remonte dès que je manque d'air, aussi déçu qu'un infirme qui, l'espace de quelques minutes, a oublié qu'il a perdu ses branchies il y a plusieurs millions d'années de cela, et qu'il ne peut pas rester sous l'eau où il était pourtant si bien. Il faudrait trouver le moyen de les récupérer artificiellement. Nous sommes bien parvenus à retrouver nos ailes et nous voguons à nouveau librement dans les airs comme autrefois quand nous étions chauve-souris, albatros, diables et anges. Comment se fait-il que la technique ne se soit pas autant intéressée à la problématique des branchies artificielles qu'à celle de l'avion ou du chemin de fer ? Tout bien considéré, la vie humaine n'occupe qu'un cinquième de la surface terrestre ; le reste, c'est de l'eau, une immense quantité de couches d'eau superposées, une masse d'eau impressionnante : étalée, elle représenterait plusieurs millions de fois la superficie terrestre

sur laquelle nous vivons, dire qu'elle pourrait être entièrement à nous ! Quand on y réfléchit, le véritable écosystème ressemble davantage à un aquarium géant qu'à un paysage vallonné ! Quel bonheur de s'enfoncer dans l'eau, d'y nager durant des heures, de flotter au-dessus de mystérieuses forêts de corail et le long des rues de l'Atlantide, dans ces profondeurs uniquement éclairées par la lumière bleue électrique des méduses, avant de remonter en quelques coups de nageoires pour redécouvrir ce magnifique diamant qui étincelle dans le ciel, le Koh-i Nor* d'entre les étoiles : le soleil ! Quoi de plus beau dans l'univers que des poissons nageant en silence, des anguilles et des méduses évoluant en trois dimensions sans aucune contrainte, s'enroulant avant de se redéployer dans les coulisses d'une éternelle danse des sept voiles** ?

Je rampe sur le rivage. Mes jambes et mes bras sont si lourds qu'on dirait du plomb, j'ai du mal à me traîner dans les dunes. On dirait quelqu'un qui est tombé de la lune et qui constate que s'il est devenu l'habitant d'une planète trois fois plus grande, c'est au prix d'un poids qui a triplé et de

* *Célèbre diamant de plus de 105 carats, monté sur la couronne britannique.*

** *Si la première à s'être illustrée dans la danse des sept voiles fut Salomé devant le roi Hérode Antipas, au début du XX^e siècle, elle fut rendue célèbre par la danseuse russe Ida Lvovna Rubinstein (1885-1960), qui terminait chacun de ses numéros entièrement nue.*

mouvements qui lui demandent trois fois plus d'efforts.

Toujours est-il que la seiche n'est pas désagréable. J'ai même bu son jus noir comme du goudron. Décidément, cette bestiole n'a aucun talent : dire qu'elle charrie toute cette encre et qu'elle n'écrit rien. Après un tel festin, j'ai l'impression d'être un porte-plume géant dans la main de Dieu. J'espère qu'Il se servira de moi pour écrire un chef-d'œuvre.

(1927)

PISTA, HUÎTRE PERLIÈRE

Un matin, Pista*, une huître perlière, se dit que c'en était fini de tous ces intermédiaires qui le menaient par le bout du nez : il vendrait lui-même les perles qu'il produisait.

C'était une idée des plus originales : aussi évidente que l'œuf de Christophe Colomb, aussi neuve que les idéaux révolutionnaires. Il s'en repaissait. Est-ce qu'il n'est pas absurde, grommelait-il, indigné, que ses voisins Sanyi, Jancsi et Bandi soient tous morts d'inanition, alors que le pêcheur et le marchand s'en sont mis plein les poches en vendant les perles qu'ils ont produites. Certes, ils les avaient produites de façon désintéressée. Que savaient-ils, les pauvres, de la valeur de ces perles ? Tout ce qu'ils voulaient, c'était se débarrasser de cette impureté qui les irritait à l'intérieur ; ils avaient transpiré et bavé, et une fois la perle prête, ils pensaient enfin pouvoir dormir du sommeil du juste comme n'importe quelle huître ordinaire. Mais Sanyi, Jancsi et

* *Diminutif d'István. L'huître est donc ici de sexe masculin.*

Bandi étaient bien naïfs : que connaissaient-ils du monde extérieur, de cette vie où tout n'est qu'opulence, argent, musique, smokings et belles femmes avec des colliers de perles au cou, où celui qui vend une perle sera richissime alors que la pauvre huître trépassait dans le sable. Non ! ce n'est pas du commerce mais de l'exploitation pure et simple : celui qui laisse faire est un imbécile !

Et Pista, l'huître perlière, se traîna hors de l'eau peu profonde et échoua sur terre. À vrai dire, il ne savait pas vraiment comment procéder, à qui s'adresser en premier lieu. Il rechignait à se renseigner pour ne pas révéler ses desseins aux pêcheurs et aux marchands. Dans le plus grand secret, il regagna en rampant un café voisin, où il feuilleta la presse. Il finit par trouver ce qu'il cherchait. Il s'agissait d'une revue spécialisée, *Perles*, qui proposait des statistiques rigoureuses sur le cours de la perle, sur l'offre et la demande, ainsi que des études techniques, des articles critiques ; il trouva même une adresse où vendre des perles. Il s'agissait d'un certain Rockefeller, qui habitait ici, aux États-Unis, sur la droite, au vingtième étage.

Pista, l'huître perlière, arriva là-haut assez essoufflé ; il entrouvrit sa coquille pour reprendre sa respiration.

Il eut toutes les peines du monde à accéder à ce remarquable banquier, qui ne lui réserva pas un

accueil à bras ouverts. Rockefeller n'était pas du genre disert, sa voix s'échappait péniblement du col relevé de son pardessus. Il jeta un œil méfiant sur la perle qu'il fit rouler devant lui.

« Comme ça, à première vue, je ne peux pas me décider, finit-il par lâcher, sur un ton hésitant. Si vous consentez à me la laisser, je la montrerai à l'expert. »

Pista rougit jusqu'à l'extrémité de sa coquille.

« À l'expert ? murmura-t-il, quelque peu troublé. Le fait que je vous montre cette perle en personne ne constitue-t-il pas une preuve suffisante de son authenticité ? Comme vous avez pu le voir, je l'ai sortie de mon habit. »

Rockefeller sourit :

« Je vous prie de m'excuser, cher ami, mais j'ai beau avoir déjà vu des perles dans ma vie, je n'en suis pas moins incapable de faire la distinction entre une vraie et une imitation. Comment pouvez-vous me demander d'admettre que vous êtes une authentique huître perlière alors que je n'en ai jamais vu de toute ma vie ? »

Pista, l'huître perlière, éclata en sanglots.

« Si je vous comprends bien, vous pensez que je suis un faussaire ?

– Je vous prie de m'excuser, mon cher ami, répéta Rockefeller en haussant les épaules, mais à l'école, on m'a enseigné que l'huître perlière se

trouve au fond de l'océan où elle fabrique sa perle. Et vous, quand je vous observe, vous m'évoquez davantage un charlatan rescapé d'un naufrage. »

Pista, l'huître perlière, essuya ses larmes et releva fièrement son opercule.

« Vous me demandez donc de retourner là-bas, au fond de l'océan, et de mourir de pauvreté comme tous les autres ? C'était le seul moyen que j'avais de vous prouver que la perle que j'ai produite vaut bien l'argent que vous la payez au marchand et qui permet à ce dernier de profiter de la vie à ma place. Vous ne voyez donc pas cette injustice flagrante dont nous sommes victimes ? Ces intermédiaires, que sont le pêcheur et le marchand, nous exploitent ; les riches les payent pour pouvoir accrocher au cou de femmes oisives le fabuleux trésor dont nous avons été spoliés. Vous ne tarissez pas d'éloges sur la perle et sur nous, à qui vous la devez, pendant que nous, au fond de l'océan, nous croupissons dans la misère, en rêvant des magnifiques perles que nous pourrions continuer de fabriquer si nous étions heureux ! Monsieur, achetez-moi cette perle, je vous en prie, je vous la cède à un prix inférieur à celui du marchand. »

Rockefeller haussa les épaules :

« Ce que vous dites est fort intéressant. Il serait plus judicieux, en effet, d'établir une relation directe

entre le producteur et le consommateur, mais il se trouve que je suis un homme d'affaires et absolument pas un éminent naturaliste. Pour évaluer une perle, j'ai besoin d'un expert que je paye très cher, car il n'y a qu'un spécialiste pour apprécier la valeur et l'originalité de l'huître. Je n'ai rien contre l'idée de soutenir les sciences et le professionnalisme, mais je ne peux en aucun cas vous apporter mon soutien, car il n'y a que l'expertise scientifique qui puisse me convaincre de vos mérites et qu'il faut vous encourager dans votre vocation. Je vous le répète : je n'ai jamais vu d'huître perlière.

– Et qui vous convainc des mérites du scientifique ? » s'écria Pista, l'huître perlière, les yeux injectés de sang.

Rockefeller haussa les épaules :

« La postérité vous donnera raison si vous le méritez. »

Pista, l'huître perlière, claqua la porte derrière lui. Le soir même, dans un bar louche, il fit la connaissance d'une fille aux cheveux teints à laquelle il donna la perle en échange d'un baiser. Deux mois après, cette dernière s'enfuyait avec un marchand de perles. Et Pista, l'huître perlière, brisé par ce chagrin d'amour, se jeta à la mer et se noya, car en l'espace de deux mois il avait eu le temps de se déshabituer de l'eau.

(1923)

REQUIN

Non, non, non, ce n'est pas une blague, c'est tout sauf une plaisanterie, c'est un fait bien réel : je l'ai vu de mes yeux vu, j'ai pris la peine de me rendre au zoo, implicitement mandaté par la Fédération Internationale des Humoristes, et j'ai réussi à obtenir une audience auprès de Sa Sainteté le Requin de Fiume*, qui vient d'arriver à Budapest et a bien voulu accepter de recevoir votre serviteur bien requinqué, grâce à l'intervention du Nonce Carcharias. Au préalable, j'avais relu chez Brehm** la physiologie du paon, et force m'a été de constater, non sans effroi, que le requin n'est

* *L'allusion au requin de Fiume reste confuse. Fiume est le nom italien de la ville croate de Rijeka, qui fut un micro-État indépendant de 1920 à 1924, fondé par l'écrivain italien Gabriele D'Annunzio (1863-1938), qui pourrait être dépeint sous les traits du requin de Fiume. Mais il pourrait s'agir d'une sorte de serpent de mer, même si, dans la mer Adriatique, on trouve bel et bien des requins, et en 1887, on avait même retrouvé des pieds humains chaussés de bottines à l'intérieur d'un requin pêché au large de Fiume.*

** *Alfred Edmund Brehm (1829-1884), zoologue allemand, auteur d'un célèbre ouvrage de vulgarisation scientifique, La Vie animale selon Brehm (1891-1900).*

pas un paon. J'ai fait bien attention, j'ai pris des mesures, j'ai regardé s'il n'y avait pas des plumes qui traînaient près du palais où il devait m'accueillir, si personne ne s'y pavanait en secret : rien de tout cela. Il s'agit d'un requin tout ce qu'il y a de plus vrai, c'est bel et bien lui en personne : j'ai examiné son acte de naissance et ses justificatifs de domicile en remontant à l'époque où notre illustre visiteur n'était qu'un simple œuf de requin, et j'ai pu constater qu'il avait vu le jour juste en dessous de Fiume, à deux mille mètres de profondeur, ce qui prouve que ses yeux sont aussi acérés que ses dents.

La première chose qu'a voulu savoir Sa Majesté Carcharodon*, c'était si j'étais humoriste car si tel était le cas, a-t-il ajouté assez sèchement, je ne devais pas m'attendre à ce qu'il mette gracieusement certains éléments à ma disposition dont je pourrais tirer un profit financier contrairement à lui. Il s'est plaint amèrement des humoristes qui l'ont ignoré si ce n'est exploité depuis si longtemps, qui se sont repus de lui pendant des décennies alors qu'il n'avait que de maigres écailles à se mettre sous la dent. Fort heureusement, j'avais sur moi le document signé par mes

* *Le Carcharodon est un genre de requin, parmi lesquels on retrouve le grand requin blanc et le mégalodon fossile. Le nom du Nonce Carcharias est lui aussi formé sur ce nom de requin.*

excellents amis Jenő Heltai, Ferenc Molnár et Béla Szenes*, attestant que je n'avais rien d'un humoriste et m'exonérant de droits d'entrée au zoo. J'ai pu passer un bon moment en compagnie du grand homovore qui, heureux d'avoir la tête hors de l'eau, s'est détendu et s'est même montré assez loquace. Il m'a juste demandé d'éviter de m'étendre sur cette affaire de faux francs, car la rumeur selon laquelle on voulait l'auditionner était dénuée de tout fondement. Il est incapable de dire s'il a ou non rencontré Nádosy**, il a tellement vu de monde ces derniers temps et sa tête n'est pas une requincyclopédie. S'il s'est rendu à Pest***, c'est dans l'espoir d'y trouver quelque chose à engloutir. Il n'appartient à aucune société secrète, sa vie est un livre ouvert et il observe les événements la gueule béante. Il n'a aucune visée politique, il est incapable de se forger une opinion sur la situation ici, et il va devoir attendre d'avoir ingurgité les informations au fur et à mesure. Au passage, il me confie que le principal objectif de son voyage est

* *Jenő Heltai (1871-1957), dramaturge hongrois. Ferenc Molnár (1878-1952), écrivain hongrois. Béla Szenes (1894-1927), écrivain hongrois.*

** *Imre Nádosy (1872-1935), chef de la police hongroise impliqué, en 1926, dans un trafic de grande ampleur de fausse monnaie française (uniquement des billets de 1 000 francs) produite en Allemagne et écoulée par des Hongrois qui voulaient ainsi déstabiliser le franc.*

*** *Pest est l'une des trois villes formant Budapest.*

de rencontrer Béla Bicsérdy*, qui est censé venir à Budapest. Cet homme l'intéresse beaucoup, il a lu attentivement son ouvrage et aimerait s'entretenir avec lui. Je lui ai promis de les mettre en relation à la première occasion.

(1927)

* *Béla Bicsérdy (1872-1951), pionnier hongrois de la santé, de la médecine alternative, du végétarisme et du crudivore.*

L'ÉLÉPHANT

Quel cauchemar !

Mais c'est bien fait pour moi : quel besoin avais-je de parler de ces choses-là tout l'après-midi. Certes, j'avais promis à mon ami B. d'aller le voir, sa famille et lui, en automne, en Somalie, en face de Zanzibar, à une trentaine de kilomètres de l'équateur, où il possède une bananeraie prospère et quarante navires de fret, ce qui n'est pas rien. Rien de plus normal que ma curiosité soit à son comble : quels étaient les autres loisirs envisageables au cours de mon séjour africain ? C'est cette histoire d'éléphants qui avait titillé mon imagination. Mon ami B. m'avait dit qu'un troupeau d'éléphants de soixante-dix à quatre-vingts bêtes nous attendait dans des buissons épineux non loin de la ville. Il était titulaire d'un permis de chasse qui lui avait été accordé par les autorités, et si j'en avais envie, il m'entraînerait dans un safari aux éléphants, ce qui était son activité de prédilection en automne. Il m'a ensuite raconté

quelques-uns de ses exploits périlleux avec ces animaux. La leçon qu'il en a tirée et qui a d'autant plus retenu mon attention que j'avais pu le lire chez Brehm, c'est que l'éléphant est un animal pacifique qui n'attaque jamais l'homme, mais si on veut l'abattre, il est préférable de réussir du premier coup, sinon cela se passe très mal. Un éléphant blessé fait montre d'une rancune irrépressible : il est capable d'abandonner troupeau et buissons pour poursuivre son assaillant sur plusieurs centaines de kilomètres, calmement mais sans relâche, jusqu'à ce qu'il le rattrape. Il ne se presse ni ne s'énerve, il attend son heure. Il attend que le chasseur en fuite soit exténué. Il le suit pendant des jours et des semaines entières, et quand il finit par le rattraper, il lui règle son compte d'un seul coup.

Je devais avoir cette histoire en tête, la veille, avant de m'endormir, ce qui expliquerait pourquoi, dans mon rêve, je me trouvais en Somalie, avec mon ami B. J'étais déjà en train de chasser l'éléphant, lorsqu'une bête magnifique, le chef du troupeau, s'apprêta à traverser le Zambèze à gué. Sans réfléchir, j'ai attrapé mon fusil Lancaster, j'ai visé entre les deux yeux et j'ai tiré...

La suite du rêve est confuse. Il y avait des images en tous genres, des villes d'Afrique, le Sahara, Tombouctou, des oasis, des pyramides,

et Monsieur Horcsik, mon professeur de terminale, qui, sans raison apparente, me rabrouait en faisant de grands gestes, assis à califourchon sur le Sphinx, parce qu'une fois de plus, je n'avais pas préparé ma leçon et que j'avais raté l'éléphant, cela allait très mal se passer pour moi au conseil de classe.

J'ai fini par me calmer, en me disant que mon voyage en Afrique, avec toutes ses péripéties, était de l'histoire ancienne. À présent, je suis chez moi, à Pest, et ma foi, c'est agréable de participer à cette fête en tant que célèbre explorateur et chasseur d'éléphants. Je suis assis à ma table habituelle au café Hadik*, en train de siroter paisiblement mon café et de raconter mes aventures, quand Frici, le garçon vient se planter devant moi et me souffle à l'oreille, visiblement gêné et interdit : « Monsieur le rédacteur, auriez-vous l'obligeance de sortir un instant sur le trottoir devant le café ? On vous demande... » Haussant le ton, je lui réponds : « Comment cela : on me demande ? *Qui* me demande ? Vous pourriez au moins dire son nom ! Qu'il vienne lui ! Non mais quelle incorrection ! » Frici lève les épaules : « S'il vous plaît, monsieur le rédacteur, vous feriez bien d'y aller. Je

* Célèbre café de Budapest, avenue Béla Bartók, en activité de 1906 à 1940 et fréquenté par de nombreux écrivains, comme Karinthy ou son ami Kosztolányi.

suis vraiment désolé, mais la personne... euh... ne peut pas entrer... Il est préférable qu'elle n'entre pas... Car si elle entrait, cela ne manquerait pas de créer une véritable panique dans le café... » Bondissant sur mes pieds, furieux, je déclare : « Puisque c'est ainsi, je vais aller voir ce qu'il en est », et je sors sur la terrasse du café...

... Et sur la terrasse du café, juste devant la porte tambour se tient, humble mais inflexible, un énorme éléphant... Je reste figé sur place dans le tourniquet, mais l'animal me remarque et lève sa trompe... Il la replie comme un index... Et avec cet index, il me fait un signe discret mais impérieux pour que je m'approche, tout comme mon professeur de terminale, Monsieur Horcsik, quand il me surprenait en train de tricher... Il continue de me faire signe, en douceur mais avec fermeté... Jusqu'à ce que je m'approche, les yeux baissés, d'un pas mal assuré... Et il se met à me tancer sévèrement :

« Est-ce qu'on a le droit de tirer sur le gentil monsieur éléphant ? Hein ? Vaurien ! Oh ! bien sûr, tu t'imaginais que je ne te rattraperais jamais ! » Et il m'administre alors deux gifles avec sa trompe, une sur chaque joue, avant de faire demi-tour et de repartir tranquillement par l'avenue Miklós Horthy*, en direction de l'Afrique,

* Ancien nom de l'avenue Béla Bartók.

après avoir réglé ses affaires en Europe, sans daigner se retourner pour voir les clients sortir du café et partir d'un éclat de rire tonitruant à mes dépens.

(1933)

LE CHAMEAU

Voici une charmante histoire vraie.

C'est d'autant plus important de dire qu'elle est vraie, qu'elle est invraisemblable. Mais c'est précisément son invraisemblance qui prouve que cela s'est bien passé ainsi ; dans ce monde dépourvu d'imagination, il n'y a plus guère que la réalité pour offrir parfois de l'exceptionnel.

J'aurais pu l'intituler : Le hasard.

Sa moralité aurait pu être : Méfions-nous des apparences.

D'ailleurs, elle ressemble à cette autre histoire où un habitant a voulu ridiculiser l'artiste qui imitait le cri du cochon en cachant un véritable porc sous sa cape, mais cette fois-là, l'animal n'a pas poussé le même cri que d'habitude et l'imitateur a été conspué.

La charmante dame à qui est arrivée l'histoire qui suit, propriétaire d'une magnifique voiture de sport, sillonne la Hongrie, l'Alföld, Hortobágy,

Mezőkövesd*, à la recherche des authentiques traditions rurales du pays pour lesquelles elle s'est prise de passion. Elle est devenue une véritable folkloriste. L'une de ses plus grandes joies consiste à entraîner les visiteurs étrangers dans les villages hongrois, pour leur vanter les goûts et les saveurs spécifiques, la qualité des spectacles, dont le touriste perçoit mieux que les habitants du pays la dimension nationale.

Il y a peu, elle a mis la main sur le partenaire idéal en la personne d'un Américain qui avait déjà entendu parler, aux États-Unis, de ce petit pays exotique qu'était la Hongrie, et qui rêvait d'une seule chose : enrichir sa collection de photographies et de spécialités des quatre coins du monde.

Elle le fit donc monter à bord de son automobile et le conduisit dans les provinces les plus profondément hongroises.

Alors qu'ils traversaient un village dans la Grande Plaine, la dame coupa soudain le moteur de sa voiture. Elle avait le sentiment qu'il s'agissait d'un moment exceptionnel. Son instinct de peintre lui disait que ce cadre pittoresque était ce qui se faisait de plus hongrois. C'était un dimanche matin, de jeunes paysannes et de jeunes

* *L'Alföld est la grande plaine qui recouvre plus de la moitié du territoire hongrois. Hortobágy est une commune du comitat de Hadjú-Bihar, non loin de la frontière roumaine, dans la partie septentrionale de la Grande Plaine. Mezőkövesd est une commune du comitat de Borsod-Abaúj-Zemplén, au nord-est de la Hongrie.*

gens en habits de fête avaient envahi la place du village. Tous les éléments étaient réunis : puits à bascule, meules, chars à bœufs.

Elle déclara solennellement :

« Ouvrez bien les yeux si vous voulez graver dans votre mémoire l'image d'un authentique village hongrois. »

L'Américain était aux anges. Il dégaina son Kodak.

À cet instant précis, dans une ruelle latérale, des bruits de sabots se firent entendre.

« Attendez », lui dit la dame, dans l'espoir qu'un berger en belle culotte de peau viendrait idéalement compléter le tableau.

Mais c'est un impressionnant chameau qui fit son apparition sur la place du village.

La dame laissa échapper un cri de surprise, tandis que l'Américain déclenchait son Kodak.

Elle eut beau lui expliquer que ce qu'il avait vu n'était que le fruit d'un pur hasard, qu'il s'agissait d'une ménagerie ambulante qui venait annoncer sa venue, dans l'imaginaire de l'Américain, l'élément le plus caractéristique de ce village typique de la Grande Plaine, outre les puits à bascule et les mirages, restera à jamais l'animal mythique de la *puszta** : un authentique et magnifique chameau.

(1933)

* *Steppe ou prairie typique du bassin hongrois.*

ZOO

Je me suis endormi dans le grand Zoo de la Concorde, et quand je me suis réveillé, les grilles étaient déjà refermées. Puisque je suis là, autant en profiter : je vais interroger les pensionnaires, leur demander ce qu'ils pensent, quand la guerre se terminera selon eux, et je finirai bien par trouver un endroit où dormir. J'ai frappé chez la taupe, au hasard. Elle m'a palpé consciencieusement le visage, car elle était aveugle.

« En tant que rédacteur de *La Longue-Vue*, je vous dis bien le bonjour, jeune homme. La guerre durera naturellement jusqu'à ce que nous ayons écrasé nos ennemis et piétiné leur orgueil. J'imagine aisément l'avenir glorieux où nous aurons tous notre rôle à jouer. Taïaut, taïaut, guerre et victoire, jeune homme ! »

Je me suis sauvé de la cage, effrayé, pour frapper à la porte de l'éléphant. Il m'a toisé, méfiant :

« Est-ce que vous ne seriez pas un déserteur, par hasard ? Un jeune homme robuste et bien portant comme vous devrait être au front. »

Je lui ai montré mes documents.

« Qu'est-ce qui vous empêche de vous porter volontaire ? vociféra-t-il, en agitant sa trompe. Que pouvez-vous imaginer de plus beau que cet enthousiasme plein d'ardeur et de jeunesse qui vous pousse à avancer irrésistiblement sous un déluge de balles, au mépris de la mort ? Si mon poste à haute responsabilité ne me retenait pas ici, je gambaderaï par monts et par vaux comme une alouette sur le champ d'honneur de la mort héroïque. Vive la guerre ! À bas les lâches comploteurs ! »

La girafe me reçut, vêtue d'un costume trois-pièces, affichant un sourire de diplomate :

« Bien entendu, nous souhaitons tous, moi le premier, que les peuples retrouvent le chemin de la paix et que règnent la culture et la civilisation. Mais il faut bien que les choses aillent jusqu'au bout, sans perdre son temps en tractations et en tergiversations. Comme vous le savez, je suis partisan de la brièveté et je préfère que les choses aillent droit au but. J'aimerais donc que la guerre ne soit pas plus longue que mon cou, disons. »

Je me suis ensuite adressé au bœuf :

« Je vote avec une confiance pleine et entière pour le gouvernement, a-t-il déclaré, inflexible. Voyez-vous, le gouvernement est le mieux placé pour savoir ce qu'il convient de faire et jusqu'où

il faut aller. Je ne souhaite rien d'autre que d'être un citoyen honnête et utile de mon pays, que je défendrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang, s'il le faut.

– Je suis d'accord, jusqu'à la dernière goutte de sang, a surenchéri un moustique posé sur la tête du bœuf, mais cette dernière goutte sera pour moi. »

Et il s'est remis à aspirer consciencieusement.

L'âne n'a pas arrêté de braire quand je lui ai demandé de me laisser entrer un instant dans sa cage. Il avait les yeux injectés de sang et exorbités :

« Apparemment, vous me prenez pour un âne, dit-il en fulminant. Vous êtes en mission, espèce de sale boche, de sale Allemand ! Mais on ne me la fait pas à moi, je vous ai tout de suite reconnu ! Venez mes amis, attrapons cet espion ! Un espion ! Au traître ! Arrêtez-le ! »

Une grande pagaille s'en est suivie, des animaux accourant de toutes parts. Ébranlé, j'étais bien obligé d'admettre que j'avais été un âne de m'attendre à de l'objectivité de la part d'un âne. Des yeux menaçants ont brillé dans le noir, poules, poussins et coqs m'ont attaqué en poussant des cocoricos retentissants, leur crête rouge flottant au vent. Biches et colombes se sont mises à s'agiter en sifflant, et ont attrapé mon pardessus. Les porcs déchainés m'ont attaqué en grognant.

« Sale boche ! Sale boche » criaient les singes en me sautant dessus du haut des arbres.

Trêve de plaisanterie ! Ce n'étaient que de faibles animaux, lâches et stupides, dont on serait facilement venu à bout un par un, mais ils étaient nombreux : je n'avais d'autre solution que de m'enfuir.

J'ai couru à perdre haleine, avec cette armée disparatée à mes trousses. Quand leur meilleur coureur m'a mordu au talon, je n'ai pas eu le choix : j'ai poussé la porte de la première grotte venue que j'ai claquée derrière moi. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai pris le temps de regarder où je me trouvais. Quel ne fut pas mon effroi quand j'aperçus dans le noir la crinière jaune nimbant une tête impressionnante : j'étais dans l'ancre du lion !

« C'en est fini de moi, me suis-je dit. Quelle déveine ! Le lion ! »

Il est resté immobile. Au bout d'une minute, il est allé lentement jusqu'à la porte en traînant la patte, car il avait été blessé par une balle. Puis il est revenu vers moi :

« Ils sont partis, a-t-il dit. J'attendais qu'ils se soient éloignés. Je m'aperçois que cette course vous a épuisé. Allongez-vous et reposez-vous. »

Je me suis assis, et nous sommes restés un long moment sans parler, à nous reposer.

« Ça va durer encore longtemps ? ai-je demandé doucement.

– Pas très longtemps, à mon avis, a-t-il répondu calmement. Ma blessure est profonde et la fièvre continue de grimper. Je ne tiendrai plus très longtemps.

– Mais je... je voulais parler de la guerre... savoir si elle allait durer.

– Ah ! ça ? a-t-il lâché avec un geste de mépris. Elle s'achèvera elle aussi quand je ne serai plus là. Ils n'attendent que cela, et puis ils chercheront à faire la paix, et la paix se fera. »

(1916)

LA PRINCESSE ET LE CRAPAUD

La gare où je suis descendu m'a énormément déçu. Compte tenu de l'époque où nous sommes – j'avais échangé mon billet pour me rendre aux alentours de l'an 2 030 820 après Néandertal – je m'attendais à quelque chose d'extraordinaire sur le plan technologique, or cette gare construite avant l'an cent mille se trouve dans l'espace, sur un astéroïde artificiel, quelque part entre la Terre et la planète Mars. Cela ne m'a guère surpris, car je connais une théorie selon laquelle les progrès technologiques accomplis par l'intelligence humaine finissent par réaliser, sans le savoir, tout ce qui relève des contes : les bottes de sept lieues, le chapeau qui rend invisible, la lampe d'Aladin (j'ai failli écrire : radiotéléphone), l'ange ailé, etc., et il était normal que les légendes astrales finissent par se réaliser. Mais que penser de cette guérite rustique, sale et à l'abandon, sans la moindre trace de confort ou d'innovation, où je suis descendu ? Est-ce que le temps marche à rebours ? Se

pourrait-il que Spengler* et tous les partisans de la théorie des ondes, que je n'ai jamais pu supporter, aient raison ? Que s'est-il passé ?

En descendant les marches cahin-caha, à la recherche de quelqu'un pour porter mes valises, je ne suis pas loin de penser que l'humanité s'est éteinte. Pas âme qui vive, le quai semble désert. Pourtant, si je me fie à ma carte temporelle, une métropole se dressait ici quelques milliers d'années auparavant.

Mais seul l'homme est périssable, ce qui n'est pas le cas du reste du monde vivant : un quadrupède qui ressemble à une girafe franchit la porte et vient vers moi à grandes enjambées, avec ses longues pattes, en allongeant le cou.

Et le voilà qui se met à parler !

Et non seulement il parle, mais il parle le langage des humains !

Et non seulement il parle le langage des humains, mais il parle hongrois !

En hongrois ! Et qu'est-ce que je l'entends me dire ? Il m'appelle par mon nom. C'en est trop. À peine revenu de ma surprise, je lui demande :

« Comment savez-vous qui je suis ?

– On m'a informé de votre venue, me répond-il avec courtoisie, mais sur un ton assez neutre.

* *Oswald Spengler (1880-1936), philosophe allemand, célèbre auteur du Déclin de l'Occident (1918-1922).*

Nous avons fabriqué des souches à partir de cellules mortes du cerveau, en remontant jusqu'à l'Âge de bronze inclus.

– En hongrois ?... »

Il tourne nonchalamment son long cou sinueux.

« Nous avons également régénéré les cellules du langage, m'explique-t-il, mais vous ne pouvez pas... Nous en reparlerons. Où sont vos valises ? »

Je les lui tends non sans marquer un temps d'hésitation. J'aperçois sur son cou, juste en dessous de la tête, deux petits tentacules en forme de mains qui lui permettent d'attraper mes malles sans aucune difficulté et de les poser sur son dos. Pendant le trajet jusqu'à la petite place en face de la gare, j'essaie d'envisager toutes les possibilités pour ne pas avoir à poser trop de questions. Ma devise est : « Ne pose pas de questions et ouvre les yeux. » Mais je ne vois aucune explication, si ce n'est que les hommes ont appris aux animaux à penser et à parler avant de disparaître. J'opte pour cette solution, d'autant que sur la place en face de la gare, un papillon géant attend la girafe ; ils échangent quelques mots dans une langue étrangère, après quoi le papillon prend mes bagages et s'envole, sans doute vers l'endroit où je suis hébergé. Je fais comme si de rien n'était ; au fil de mes voyages dans le temps, j'ai appris à ne plus m'étonner de rien.

Je me racle la gorge, et je décide d'engager la conversation sur un ton détaché. Tout en parlant, nous nous dirigeons vers une sorte de campement miteux (serait-ce la capitale ?), et il ralentit poliment l'allure pour me permettre de le suivre.

« Est-ce que les habitants de cette ville sont, euh... veuillez m'excuser... principalement des girafes ? »

Il secoue le cou.

« Des girafes ? Ah ! oui, vous voulez parler de moi... Non, non. On ne peut pas dire cela. Actuellement, toutes sortes de formes y cohabitent. Moi-même, je n'ai pris ma forme actuelle qu'il y a deux semaines. »

Et voilà ! Une fois de plus, je n'y comprends rien. Je change prudemment de sujet :

« Le... quel nom lui donner... le bourgmestre... monsieur le maire... a été prévenu de mon arrivée lui aussi ?

– Bien entendu. D'ailleurs, il vous prie de l'excuser de ne pas avoir pu venir vous accueillir, mais il est en pleine sporulation.

– Je vous demande pardon ?

– Il est en pleine sporulation. Il fait pousser des boules luminescentes sur sa tête pour les élections. »

Je déglutis, mais je n'ai pas assez de force pour poursuivre cette conversation. C'est lui qui vient à mon secours :

« Pour autant que je sache, il y a fort longtemps que nous n'avons pas eu de visiteur de l'ère électrique par ici. Quoi de neuf chez vous ? »

Il est grand temps de reprendre le dessus. Je lui rétorque sur un ton badin, mais avec une pointe d'ironie :

« Si c'est le vingtième siècle que vous appelez l'ère électrique, je dois vous avouer que la mode des voyages dans le futur est sur le déclin. Jules Verne et H.G. Wells, dans le sillage de l'*Utopie* de Thomas More*, n'attirent plus autant qu'avant. Wells s'est désormais tourné vers des sujets plus contemporains, comme la sociologie ou la politique. Quant à moi... »

Il me coupe la parole :

« Je sais, je sais. Monsieur le Rédacteur n'a pas hésité à pousser, il y a quelques années de cela, jusqu'à l'ère des Machines Libres et Autonomes, qui n'est située qu'à quelques centaines de milliers d'années de nous. J'ai lu la *Nouvelle Iliade*. »

Il est si bien renseigné que j'en reste coi. J'en profite néanmoins pour tâter le terrain. Je reprends, sur un ton plus posé :

« Votre excellente mémoire me comble... Vous n'êtes donc pas sans savoir que...

– Que nous, les mécanismes organiques, nous étions bien mal en point à cette époque où nous

* Thomas More (1478-1535), théologien et philosophe anglais, auteur du célèbre essai politique *L'Utopie* (1516).

livrions un combat inégal contre les immenses et puissants automatismes inorganiques extrêmement prolifiques. Ils étaient sur le point de nous anéantir, comme vous le savez, monsieur le Rédacteur... Au dernier moment, nous avons réussi à prendre le dessus et reconquis la Terre grâce à quelques camarades venus de Vénus qui, sur leur planète, pouvaient poursuivre en toute sérénité leurs expériences en se conformant aux instructions anciennes et mythiques de la génétique... Ils ont inversé les instincts biologiques, produit des poumons à hélium, ils sont revenus, ont organisé la résistance et écrasé l'empire préhistorique des mastodontes mécaniques et des sauriens à essence... Nous en avons exterminé une partie, le reste ayant péri tout seul. Aujourd'hui, il n'existe plus un seul mécanisme fait de matière inorganique sur cette planète. Nous sommes parvenus à réorganiser entièrement les métaux, les silicates et les gaz rares ou ordinaires au service de la mitose cellulaire régie par le neurone... *Leleberinbinba brahatmi!* »

Je lève la tête en sursautant, mais je réalise que ces deux derniers mots ne m'étaient pas adressés (de toute façon, je ne les ai pas compris). Une énorme araignée, trois fois plus grande que moi, est accoudée devant nous. Une araignée ou un membre de la famille des arachnides, car elle a

huit pattes, une tête bicéphale bizarre, des élytres et plusieurs paires de mains polydactyles au niveau des mandibules. Elle répond sur un ton jovial :

« *Hrahoutra hragma !* »

Ils discutent pendant quelques minutes, sans se soucier de moi. Je les écoute, médusé, envahi par un accès de chaleur puis parcouru de frissons. Je perds alors totalement la tête, je ne me contrôle plus, ma maîtrise de soi et ma supériorité ont disparu. Mes cheveux se dressent sur la tête, j'agite les bras dans tous les sens, en poussant d'horribles râles, et hors de moi, je hurle dans le silence le plus complet :

« Un hommeu !... Un hommeu !... Hé !... Je veux un homme !... Un homme !... D'où qu'il vienne ! N'importe lequel !... Dieu du ciel !... Au secours !... »

Je tremble de tout mon corps, saisi d'effroi et de dégoût, j'en ai la chair de poule et je gémis comme un chien battu. Je me tais d'un coup, je rentre le cou et me tapis dans un coin. Mes cris ont fait reculer l'araignée. La girafe qui m'accompagne se plante devant moi en tapant du pied :

« Ça suffit ! » hurle-t-elle, en montrant sa colère d'un geste de la tête. Je connais bien ce geste, car j'ai souvent fait taire ainsi mon chien Tomi, quand il se mettait à japper sans raison apparente. Je n'ose rien dire. Furieux et menaçant,

mon accompagnateur attend de voir si je me suis calmé. Il se décide alors à me parler, sur un ton ferme et buté. Finie la courtoisie. Si je ne m'abuse – à quoi bon le nier ? – il se permet de me tutoyer. Et de quelle façon par-dessus le marché !

« Espèce de petit morveux ! Comment ça un “homme” ? Qu'est-ce que nous sommes, nous ? Des fantômes ? »

Je sens qu'il vaut mieux que je me taise.

« Qu'est-ce que tu crois ? Nous ne nous accrochons pas obstinément à cette forme unique qui n'est pas née à force de courage, de raison ou de libre arbitre au gré des événements. Elle est juste issue de cet horrible singe soumis au supplice d'un instinct aveugle et impuissant, et qui n'a pratiquement subi aucune modification depuis des millions d'années. »

Cette fois, je n'ai pas intérêt à le contredire, du moins pas pour le moment. J'attends la suite, suspendu à ses lèvres. Je cligne des yeux, en reniflant, ultime sursaut d'orgueil, pour lui montrer que je n'ai pas peur.

« Un “homme” ! Mais c'est quoi un homme pour toi, à part cette *volonté* qui régit et transforme la nature à son gré, le travail et la détermination de l' “instinct” ? L'ensemble des cellules prolifératrices que les “forces naturelles”, obéissant à des recettes éculées, ont *au préalable*

structuré, arrangé et figé définitivement, sans solliciter l'avis de la volonté et de l'intelligence, pour le transmettre au raisonnement, une fois qu'il est prêt et qu'il a pris une forme immuable, pour qu'il en fasse bon usage, s'il le peut. Cet ensemble de cellules est-il davantage homme que le projet prémédité par la conscience, par le neurone solitaire ? Sous son égide, grâce aux forces biologiques, les cellules s'agglomèrent et prennent la *forme* qui leur convient. Grâce à Dieu, on ne peut plus revenir en arrière. Désormais, c'est l'intelligence qui donne des instructions à l'instinct et aux mécanismes biologiques pour façonner la vie. L'étincelle divine insufflée dans le corps animal n'est plus tributaire d'un instinct aveugle, comme c'est le cas chez vous. Homme ! C'est peut-être *toi* l'homme, issu par hasard du singe ? Et pas moi ou mon ami Pek-Bar, ici présent, qui avons choisi, à l'âge ovulaire de l'intelligence, la forme que nous voulions prendre dans l'extraordinaire livre d'images de la nature, et qui pouvons redevenir demain, si cela nous chante, de simples ovules pour pouvoir choisir une nouvelle forme ? »

J'essaie de répondre, mais je ne parviens à émettre que de pathétiques borborygmes.

Mon accompagnateur m'écoute en me toisant. Puis il se tourne vers l'arachnide et, à ma grande surprise, je comprends ce qu'il dit :

« Il veut voir un homme. Un homme qui lui ressemble. Je pense qu'on doit être en train d'apporter la dernière touche à sa compagne. Conduis-le chez Ha-Bang. »

En un éclair, l'arachnide me fait grimper sur son dos et déploie ses ailes. Nous fendons l'air, avant de piquer et d'atterrir dans un magnifique parc. Au fond se dresse un palais majestueux, qui tourne lentement sur lui-même.

L'arachnide s'est envolé, et une superbe silhouette féminine vêtue de soie blanche vient lentement dans ma direction.

Une princesse !

Mon cœur bat la chamade, mes yeux brillent. Elle est d'abord tout sourire, mais elle fronce les sourcils. Sa voix tinte et roucoule en même temps, comme une cloche et une colombe.

« Attends... Écoute... Ferme les yeux... Ne pense à rien... Je vois que tu hésites encore... Je vais décider à ta place... Laisse-toi faire... Tu ne me plais pas ainsi... Je vais te transformer en un magnifique crapaud... »

Je hurle comme en plein cauchemar. Je saute par-dessus la clôture et je prends mes jambes à mon cou, jusqu'à la gare. Le train n'est peut-être pas reparti.

(1933)

LE LION ET LA VIERGE DES MOISSONS

MONOLOGUE PÉRIPATÉTICIEN

Si l'on disposait les siècles comme les mois en fonction des signes du Zodiaque, on pourrait se dire, à première vue, que nous étions sous le signe du Lion, comme bien des fois par le passé, à l'époque des migrations de populations et des grands conquérants. En adoptant ce système, il est probable que le siècle dernier se soit déroulé sous le signe de la Vierge des moissons, car il a fourni travail et progrès, la moisson et la conservation de semences que la science et la bonne volonté avaient mises en terre au dix-huitième siècle.

Aujourd'hui, de l'Europe centrale jusqu'en Afrique, le lion, le « roi des animaux », est à nouveau à la mode, comme il l'avait été au Moyen Âge, grâce à Richard Cœur de Lion* et jusqu'à La Fontaine, qui a donné une touche ironique à sa désaffection pour le fauve royal. N'oublions pas

* *Richard I^{er} d'Angleterre dit Cœur de Lion (1157-1199), roi d'Angleterre de 1189 à sa mort.*

que le lion, si l'on se fie à nos connaissances en matière d'histoire naturelle, est d'abord un animal originaire d'Europe : avant l'histoire écrite, sur la région qui va de l'Espagne jusqu'aux Balkans en passant par l'Italie, le lion est, avec les rennes et les mammouths, l'animal le plus répandu. C'est au départ de l'Europe qu'il a pu gagner l'Afrique et l'Asie, et c'est donc notre continent qui peut être considéré comme sa patrie d'origine. Outre le lion, on trouvait également dans ces régions, en grand nombre, le tigre à dents de sabre, autre fauve impressionnant et dangereux, dont l'autorité fut cependant pitoyablement sapée par un détail, qui a provoqué la disparition de ce noble animal : la carie dentaire.

Mais pour le lion, l'honneur est sauf, et il a pu être glorifié au point de devenir le symbole du changement de siècle. On voit réapparaître sa magnifique crinière sur les sculptures, les bas-reliefs, dans les poèmes, les discours de propagande et les déclarations diplomatiques. Les grands Dicteurs (moi qui suis souvent amené à dicter, dans l'exercice de ma profession, je préfère ce mot plus sobre à celui très couru de « dictateur ») acceptent d'être comparés à un animal, pour peu qu'il s'agisse du lion ; certains promènent même des lionceaux en laisse dans la rue, en guise de chiens. Ils n'en prennent pas ombrage,

ils trouvent cela charmant et flatteur, comme une jouvencelle amoureuse que son prétendant appelle « ma colombe, ma coccinelle », bien que ce soient des animaux, contrairement au grandiose être humain, qui se trouvent ainsi un peu « rabaisés » dans la hiérarchie. On était donc en droit de s'attendre à ce que le lion, qui a occupé son trône, soit enfin désigné officiellement comme roi des animaux. Mais au lieu de cela, on est revenu au totémisme originel, à ce culte qui faisait d'un animal le protecteur ancestral de la tribu, une sorte de héros national. On peut au moins se réjouir d'avoir élu le lion comme animal totem du genre humain. Au siècle précédent, d'après la cosmogonie darwinienne, on a failli avoir moins de chance, sans parler de la croyance selon laquelle la cigogne apporte les enfants.

D'un point de vue idéologique, dans le sillage d'un Nietzsche ou d'un Wagner (ne parlons pas d'Emerson* qui, en la matière, a des idées assez différentes), on parle de « culte des héros », d'« épopée tragique universelle », de « sens de l'histoire », on n'est jamais en manque de formules. En Europe centrale jusqu'en Afrique, penseurs, poètes et publicitaires s'évertuent à prouver que le retour de la fertilité saine et ordonnée

* *Ralph Waldo Emerson (1803-1882), philosophe transcendantaliste américain.*

de la nature est dû à l'interprétation qui a été faite du combat pour la survie des espèces, où ce combat concerne avant tout les différentes races humaines. Nietzsche disait que « *vivre est dangereux* » ; désormais, ce danger ne se trouve pas dans les séismes, les inondations, les bactéries, les hyènes et les chacals, mais essentiellement dans le comportement hostile de nos congénères. Une fois qu'on a pris conscience de la nature réelle du danger, il est parfaitement logique de choisir comme symbole le fauve majestueux qui, interprétant à la lettre le combat pour la survie, a choisi comme moyen de défense ce qui se faisait de plus efficace autrefois : l'attaque, contrairement à ces animaux ridicules et patauds que sont le hérisson et la tortue. Le loup, qui est d'origine latine, aurait aussi bien pu faire l'affaire à la place du lion, d'autant qu'il ne fait aucune exception, y compris avec les autres membres de son espèce, mais son nom était déjà pris pour désigner des maladies comme le *lupus* ou la *gueule-de-loup*, en outre, son allure générale n'est pas aussi distinguée.

Il n'y a que la sociologie générale (qui concerne également les sociétés animales et végétales) qui pourrait porter un coup à cette métaphore bien établie, en jetant le trouble dans l'esprit du naturaliste. En effet, si la vision du monde que l'on vient de décrire correspondait bel et bien à

la réalité, il en résulterait que dans l'univers du vivant, les espèces dont le mode de vie et le comportement politique correspondent à l'idéal à la fois wagnérien et nietzschéen s'en tireraient le mieux. Mais ce n'est pas le cas. Chez nos plus proches parents, les mammifères, carnivores et prédateurs occupent le territoire le plus petit, qui se réduit même comme peau de chagrin. Voilà un élément scientifique qu'il faut prendre au sérieux : les prédateurs perdent du terrain sur terre, délogés par des troupes d'herbivores paissant paisiblement, dont la réussite n'est pas le fruit d'une fine stratégie mais de leur habileté diplomatique. Je peux l'affirmer en balayant l'argument fumeux selon lequel, les végétaux étant également des êtres vivants, manger des plantes relève aussi du combat et de la prédation. C'est faux et archifaux, car la science a démontré depuis longtemps que le régime herbivore chez les animaux ne cause aucun dégât dans le monde végétal, au contraire : il contribue à l'évolution des plantes et participe largement à leur dissémination. Pour pallier l'inconvénient d'être fixés dans le sol, les végétaux ont placé leurs graines, en général indigestes, dans des enveloppes pour être « transportées » à l'intérieur des intestins d'animaux. Je me réfère à l'exemple le plus irréfutable : la symbiose existant entre les oiseaux et les arbres fruitiers, liés par une sorte

de contrat à la vie à la mort, ou bien les arômes capiteux grâce auxquels ces arbres attirent à eux de frêles animaux comme l'abeille qui vient butiner la fleur, pour en favoriser la pollinisation, en contrepartie de l'imposition par le miel.

Dans la chaîne évolutive, ces procédés semblent annoncer des formes de vie supérieure par rapport aux héroïques prédateurs. On pourrait invoquer la dignité humaine, mais force sera d'admettre que, dans l'évolution propre à l'homme, la fin du cannibalisme et du sacrifice humain n'a pas non plus constitué une régression.

(1937)

LE SINGE, LE LIONCEAU, LE PORCELET ET LE CHIOT

CONSIDÉRATIONS SCIENTIFIQUES

Au zoo de Budapest, on m'a montré une petite cage où se trouvaient un jeune singe de deux mois, un lionceau du même âge, un porcelet et un chiot.

Le lionceau était assis dans un coin, clignant de ses yeux verts de rage, avec une voracité évidente. De temps à autre, il levait les pattes et sortait ses griffes, ouvrait la gueule et tentait de rugir.

Le chiot courait dans tous les sens, docte et rapide ; il flairait trois ou quatre fois chaque recoin, relevait la tête, poussait un jappement, comme s'il voulait annoncer une incroyable découverte, sans doute une ânerie du genre : il fait froid en hiver, il fait chaud en été, ou bien : cette cage est fermée, ce que tout le monde savait, mais le chiot était le seul à penser qu'il convenait de le signifier.

Le porcelet ne faisait rien ; il se prélassait à l'autre bout de la cage, vautré de tout son long, en remuant voluptueusement le groin, pendant qu'on

pouvait lire dans ses petits yeux paresseux qu'il s'abandonnait en pensée à quelque cochonnerie.

Jusqu'à ce que j'arrive, le singe somnolait sur une petite barre installée au milieu de la cage. Dès qu'il m'a vu, il s'est réveillé, il a bondi de la barre et s'est mis à courir. Il a tiré d'un coup sec sur la queue du lion, qu'il a secouée en me décochant une œillade, avant de regrimper sur sa barre. Le roi du désert a attrapé sa propre queue qu'il a mordue rageusement, puis il a fait trois tours sur lui-même, sans comprendre ce qui lui était arrivé, qui l'avait attaqué, avant de se résoudre à la situation : il devait s'agir d'un être supérieur, du grand Être Invisible dont il faut accepter la mystérieuse réalité, qui avait sans doute de bonnes raisons de lui tirer la queue, des raisons que l'esprit étriqué d'un lion ne connaîtrait jamais, par conséquent, il était inutile de chercher à en savoir davantage, il valait mieux se dire qu'il en était ainsi *in secula seculorum*. La métaphysique est la métaphysique, se dit le roi du désert, avant de se recoucher.

J'ai lancé un bout de croissant dans la cage. Il est tombé juste devant le porcelet, qui s'est avancé pour le prendre. Au même moment, le singe a surgi, il a bondi sur le dos du porcelet, il a attrapé sa bouche avec deux mains, il l'a ouverte, a repêché le bout de croissant avec sa troisième main et l'a porté à sa bouche avec sa quatrième main,

il l'a avalé et est retourné sur sa barre. Le porcelet a poussé un cri amer et strident, en se disant : quelle cochonnerie ! Pour une cochonnerie, c'est une cochonnerie ! Ça devient impossible, pour un brave et honnête citoyen, à cause de tous ces Juifs qui nous retirent le pain de la bouche, que nous avons gagné à la sueur de notre front. Et le gouvernement ne fait rien pour lutter contre cela ; il aurait plutôt tendance à pactiser avec eux pour se partager le butin, car il faut que vous sachiez, mes chers concitoyens, que ce fumier de singe donne la moitié du bout de croissant à Adolf Lendl*, avec lequel il a conclu un accord stipulant qu'un pourcentage déterminé de chaque morceau de croissant volé revient à ce dernier. C'est pour cela qu'il peut se croire tout permis, et que notre proposition juste et équitable de couper les quatre mains des singes et de les remplacer par des sabots, comme il sied à tout honnête animal, ne sera jamais inscrite à l'ordre du jour au Parlement.

Cette scène m'a beaucoup troublé, et j'ai lancé une noix dans la cage, en sachant que le petit singe ne parviendrait pas à la casser. Il a fait une grimace, mais il n'a pas bougé de son perchoir. Le chiot a poussé un jappement tonitruant et s'est attaqué à la noix, en la mordillant, jusqu'à ce qu'il

* *Adolf Lendl (1862-1943), zoologue hongrois, directeur du Jardin zoologique de Budapest.*

réussisse non sans mal à l'ouvrir. Aussitôt, le singe a fondu sur lui en un éclair, il s'est emparé de la noix cassée et a pris la fuite. Tout cela s'était passé tellement vite que je ne m'en suis rendu compte qu'au moment où il finissait de détacher le cerneau jaune d'or avec ses petits doigts crochus. Le chiot s'est mis à japper à qui mieux mieux, il courait, sautait et gesticulait dans tous les sens, les yeux injectés de sang, il vitupérait, en écumant de rage : « Ouvriers ! Ouvriers ! a-t-il aboyé. En route vers la révolution, ouvriers ! Refusons de laisser le maudit capitalisme se repaître des fruits de notre dur labeur, pendant que nous mourons de faim et que nous manquons de tout. Il est temps de mettre le holà et de renverser les piliers corrompus de la société ! Prolétaires de tous pays, venez tous participer au rassemblement populaire, même si nous devons tous périr, d'autant que la police a autorisé la manifestation. »

Voilà ce qu'aboyait le chiot pendant que le singe croquait la noix avec entrain. Je l'ai regardé et j'ai compris comment l'homme était devenu le couronnement de la Création.

(1915)

LE SINGE ET LA FOURMI

SAYNÈTE À LA MANIÈRE D'ÉSOPE

LA FOURMI : Mon cher ami, je t'ai bien observé pendant toute une journée. Le ministère du contrôle du travail, qui m'a mandaté, m'a chargé de rédiger un rapport sur toi. Je peux t'avouer que je suis très étonnée par ce que j'ai vu. Ton agilité et ton incroyable vivacité m'ont d'abord laissé croire que tu menais une vie extrêmement trépidante et active, que tu avais beaucoup de travail, énormément de choses à faire, que tu ne savais pas où donner de la tête et que tu n'avais pas un instant de répit. J'ai dû attendre jusqu'à ce soir pour constater qu'en réalité, tu n'as rien fait de la journée. Tu as sauté de branche en branche, tu t'es balancé, tu t'es gratté et tu as fait des grimaces. C'est d'autant plus curieux que tu es d'une habileté surprenante, que tes mains sont extrêmement sensibles et capables d'exécuter les tâches les plus minutieuses. Si j'avais les mêmes que toi, j'apporterais toute la journée des matériaux de construction à la fourmilière et

j'accomplirais dix fois plus de travail qu'actuellement avec mes imperfections physiques.

LE SINGE (*ironique*) : Tu dois, en effet, être fort occupée, si tu as eu tout le loisir de m'observer pendant une journée entière. Mais si tu m'as fait cet honneur, tu aurais au moins pu mieux regarder. C'est faux de dire que je n'ai fait que sauter et jouer de toute la journée. Qui a ouvert et cassé en mille morceaux ces quatre-vingts noisettes, qui a ouvert cette noix de coco, qui a coupé ce brin d'herbe pour voir ce qu'il y a à l'intérieur ?

LA FOURMI : C'est vrai. Tu as ramassé tout un tas d'objets par terre et, avec une rapidité et une adresse incroyables, tu les as brisés, cassés, décortiqués, en les maintenant près de tes yeux curieux, comme si tu cherchais quelque chose.

LE SINGE (*crânement*) : Je recherche l'essence, la composition des choses. La soif supérieure de connaissances brûle en moi. Tout ce que je touche s'ouvre sous mes yeux.

LA FOURMI : J'ai remarqué que tu laisses immédiatement retomber tout ce que tu as ramassé et décortiqué ainsi, et que tu te jettes aussitôt sur un autre objet. Nous, les fourmis, nous rassemblons des matériaux, non sans mal, nous les perçons, nous les polissons, et avec, nous construisons des rues, des maisons, des tanières, des routes et des villes, en unissant systématiquement nos forces.

C'est ce qui assure la cohésion de notre société et la survie de notre espèce. Dans notre fourmilière, tu ne rencontreras jamais de fourmi désœuvrée, car nous éliminerions d'emblée celle qui refuserait de participer à cet effort collectif. Chacune se voit allouer une tâche spécifique, dans cet ouvrage en commun, nous sommes des travailleuses dans l'âme.

LE SINGE (*dédaigneux*) : Je sais, j'ai lu Marx. Ça ne m'intéresse pas. Moi, j'analyse les choses.

LA FOURMI : Et moi, je construis.

LE SINGE : Je joue, je saute, je pousse des cris, j'essaie d'être heureux, de profiter de la vie, de laisser mon corps s'exprimer, de sentir que j'existe. Je suis un artiste, je n'ai rien à voir avec vous. De plus, je suis un savant. Je cherche à connaître la vérité. C'est pour moi que la société existe, car je suis une sommité.

LA FOURMI : Tu vas décliner et disparaître. Nous voyons bien où conduit cet individualisme forcené. Nous construisons, nous nous préparons et nous nous organisons, et un beau jour, nous nous attaquerons à ton corps paresseux, insignifiant et empâté, et nous le mettrons à terre. Tu es certes agile, mais nous sommes extrêmement nombreuses, car notre organisation sociale nous a permis de nous reproduire. Et nous finirons par t'anéantir.

LE SINGE : La foule barbare et stupide a toujours été hostile au génie. Je sais bien que vous projetez d'attenter à ma vie, que vous me regardez avec malveillance, car j'ai du talent.

LA FOURMI : Nous incarnons la morale.

LE SINGE : Vous n'avez aucun talent : voilà toute votre morale !

LA FOURMI : Tout ce que j'ai pu voir de ton talent, c'est que tu sais juste reproduire ce que d'autres ont inventé. Le vrai talent consiste à créer, mon cher. Tes origines obscures ne permettent pas de tirer une conclusion sur tes véritables capacités.

LE SINGE (*ironique*) : Mes origines ? Très intéressant. Aurais-tu des choses à redire sur ma confession ? Et toi, d'où viens-tu ?

LA FOURMI (*digne*) : Mon arbre généalogique remonte jusqu'aux ichtyosaures, en passant par les sauriens. Mes ancêtres étaient des géants et des dragons, des êtres volants extraordinaires, des extraterrestres.

LE SINGE : Tiens, tiens, tiens ! Tu vas finir par dire que tu as du sang bleu et que je ne suis qu'un vaurien, un moins que rien. Tu te vantes de tes origines et des traditions : tu fais un drôle de révolutionnaire ! Tu ne peux donc faire autrement qu'évoquer le passé pour prêcher l'avenir ?

LA FOURMI : L'avenir m'appartient.

LE SINGE : On verra bien. Tu as pour ancêtres des anges ailés ; moi, je n'ai pas d'ancêtre, ou bien je l'ignore, et je ne m'en vante pas. Mais j'ai un descendant. Tu en as entendu parler ? Son nom est homme. Dans sa jeunesse, il est parti en Europe, et depuis, à ce qu'il paraît, il a parcouru plus de chemin que tous tes ancêtres.

LA FOURMI (*avec une moue*) : J'en ai entendu parler. Une espèce d'aventurier. Il est passé chez nous une fois. Un vrai escroc.

LE SINGE : Oh ! espèce de singe ennuyeux !

LA FOURMI : Et toi, espèce d'homme !

(1921)

MOINEAUX ET RATS

INTERMÈDE LYRIQUE

Concernant la dératisation annoncée depuis longtemps, pour apporter une touche de variété aux belles promesses, la municipalité de la capitale a décidé, cette semaine, de procéder au nettoyage des moineaux. Il y en a trop, se désole le rapport, ils sont bruyants, effrontés et sales, on va leur montrer de quel bois on se chauffe.

Je n'ai pas accueilli cette décision avec autant d'enthousiasme que la précédente.

Le rat est un animal répugnant, indépendamment des dégâts qu'il provoque. C'est un animal antipathique, non pas en tant qu'individu et au sens relatif, mais en tant qu'espèce et au sens absolu, non seulement de notre point de vue anthropocentrique, mais du point de vue de la Nature. Il existe dans la Vie Universelle où se retrouvent tous les êtres vivants, végétaux, animaux et humains, des normes, des événements et des tendances esthétiques, si ce n'est moraux, que

connaissent tous les êtres vivants, y compris celui qui bafoue cet idéal. Bien entendu, il a sans doute ses raisons de le faire. Pour la science évolutive, dans la plupart des cas, cette raison relève de l'instinct de conservation, mais c'est là une explication et non une excuse. Qu'une espèce, placée dans la même situation, adopte, dans son combat pour la vie, l'apparence du crapaud plutôt que celle de la libellule ou du papillon, c'est le fruit de l'imagination de cette espèce, de sa conception du monde ou, pour dire les choses clairement, de son goût. Certes, il faut vivre, mais vivre malgré tout, même si personne n'y prend le moindre plaisir ? Dans le monde animal comme dans la société humaine, cette violence a sa contrepartie, car la brute violente ne tire elle-même aucun plaisir de sa façon de vivre.

Je suis capable d'être aussi objectif que le premier naturaliste venu, mais en voyant s'enfuir la punaise maladroite et nerveuse, je me dis qu'elle doit avoir honte de se savoir aussi sournoise, infâme et puante, et d'avoir fait ce choix d'affliger, de piquer et d'empoisonner l'être dont elle suce le sang. Je suis aussi sentimental que le premier poète venu, mais je n'éprouve aucune compassion quand on la tue. Comme si c'était tout naturel, comme si cette bestiole qui ne sert à rien avait le sentiment de ne pas mériter de vivre.

Eh bien, toutes proportions gardées, j'éprouve à peu près la même chose pour le rat. Comme si ce n'était pas le destin mais sa nature méprisante qui l'obligeait à mener une vie aussi funeste et misérable. Regardez un peu : ses cousins, la martre, la majestueuse hermine, le cocasse agouti se sont révoltés contre le lot abominable de leur espèce, ils s'en sont affranchis et se sont offert des conditions un peu plus humaines, ou disons plus rodentiaires* : vie en plein air, au soleil, dans les champs en fleurs. Ces animaux adorables et insouciantes n'ont pas pris trop au sérieux cette histoire de survie, et ils ont eu bien raison, car ils s'en sont mieux sortis. Le rat, et en particulier cette variété asiatique particulièrement féroce, poilue et infecte qui, il y a deux siècles, a éradiqué le rat domestique, moins inacceptable, au terme d'une guerre souterraine en règle, ne cache pas qu'il redoute l'exaspération légitime des êtres vivants. Son sentiment de culpabilité et sa mauvaise conscience se lisent sur son museau insolent, les vibrations de son nez, ses yeux chassieux et sa lèvre inférieure rétractée sous le menton. L'homme n'est pas le seul à le haïr, les autres animaux ne lui adressent plus la parole. Le lion – dont les goûts ne sont pourtant pas des plus raffinés – lui tourne le dos, tremble de tout son corps et a des débuts de

* *Mot formé sur le latin rodentia : rongeur.*

nausée chaque fois qu'il le croise. Le basset irascible, pétri de son sens du devoir, qui a pourtant été éduqué pour cela, a les poils qui se hérissent et laisse échapper un sifflement de rage et de dégoût quand il le saisit à la gorge. C'est la raison pour laquelle le rat prend la fuite sans réfléchir chaque fois qu'il devine une vie différente de la sienne, plus forte et plus légitime.



Même si ce n'est pas très glorieux, il est dans la logique des choses que l'obsession bourgeoise de l'ordre et de la propreté ait pensé aux moineaux après les rats.

Cette association d'idées ne tient pas à leur nature mais à leur vie sociale.

Il s'agit de deux espèces pouilleuses et crève-la-faim. Exclues du cercle des animaux qui gravitent autour de l'homme, ce n'en sont pas moins des animaux domestiques, dont le destin est lié à celui de l'homme. Ils accompagnent la civilisation humaine et vivent en parasites sur les rebuts de la culture humaine. Entre deux natures agressives et l'homme, ils ont choisi ce dernier auquel ils témoignent un attachement ambigu.

Ce sont les prolétaires de la société des animaux domestiques. Après l'aristocratie des

animaux de compagnie, la ploutocratie des bovins et de la volaille, la bourgeoisie poussive des chiens et des chevaux, ils forment une quatrième caste.

Mais là aussi, il existe une hiérarchie.

L'univers souterrain des rats, leur penchant pour le caniveau, leur romantisme de cave, la nature cryptogame de leur vie sociale, leur mentalité même, si je puis m'exprimer ainsi, n'est pas sans évoquer l'image de cette société parasitaire et méprisable de mendiants que même Marx, pourtant partisan de la libération des nécessiteux, a reniée, en fustigeant, sous l'appellation collective de *Lumpenprolétariat*, leur attachement naturel incorrigible au crime et à la fange.

Les moineaux sont différents.

*
**

S'ils ont été relégués dans la dernière caste de la société des animaux domestiques, ce qui relève davantage de la promotion que de la rétrogradation, ils ne le doivent pas à une contrainte exercée contre eux, ni au fait qu'ils sont les perdants du combat pour la vie, mais à leur sage et joyeuse simplicité.

L'âme bohème et insouciant de moineau, pour peu qu'on y songe, a créé la société communiste idéale au sein du règne animal. Elle a résolu avec

une désinvolture désarmante les pénibles difficultés auxquelles sont confrontés l'individu et la société.

Les autres animaux ont conçu un nombre incalculable d'organisations complexes et vouées à l'échec pour tenter de trouver de mauvaises solutions au fonctionnement global de l'espèce et de l'individu.

Ainsi, fourmis, termites et abeilles érigent un édifice extraordinaire, sélectionnent toutes sortes de catégories d'esclaves, et maintiennent une apparence de vie au prix d'un travail et d'une souffrance inouïs.

La vie des prédateurs n'est qu'effroi et qui-vive, celle des herbivores n'est que sang et horreur.

Et celle des hommes... ?

*
**

En réalité, il n'existe pas de société de moineaux, au sens scientifique d'unité organisée.

Mais il existe une vie sociale chez les moineaux.

Cette socialisation n'est ni un parlement, ni une milice, ni une fédération économique ou politique qui, confrontée à des intérêts contradictoires, imaginaires ou non, défend des intérêts communs, imaginaires ou non.

Ils n'ont pas besoin de ce type de protection. Chaque moineau se procure tout seul les quelques

déchets dont il a besoin sans l'aide des autres et sans les déranger.

Mais alors, pourquoi se regroupent-ils et font-ils ce vacarme assourdissant à la moindre occasion ?

Pour rien. Parce qu'un être vivant joyeux, heureux et comblé d'être simple, recherche la compagnie de ses semblables. Parce qu'il se sent bien au milieu d'une nuée de ses congénères, et qu'il profite de leur joie de vie communicative.

Quand ils pépient ainsi, de quoi parlent-ils ? Quel est l'ordre du jour de leur synode ?

Aucun.

Ils ne livrent pas de guerre, ils n'ont pas de programme d'éducation populaire, ils ne font pas appel à un corps d'officiers, ils ne se tracassent pas pour l'avenir de leur espèce.

Les moineaux n'ont pas de chef, parce que, comme ils se sentent très bien là où ils sont, ils n'ont pas besoin qu'on les conduise ailleurs.

Ils ne migrent pas en Afrique, ils ne redoutent pas l'hiver – tant pis si l'un d'eux gèle sur pied, les hirondelles et les cigognes meurent en plus grand nombre au cours de leurs longs trajets. Si l'homme, cet oiseau bien plus délicat que nous, supporte l'hiver, nous en sommes parfaitement capables nous aussi, se disent-ils en observant sans envie les grues migratrices.

De quoi peuvent-ils parler ainsi pendant des heures, alors que l'espèce comme les individus n'ont pas de problème à résoudre ?

Apparemment, de ce qu'il fait si bon vivre. C'est si amusant d'entendre l'air vibrer sous les ailes, la ville est si belle vue d'en haut, ce monde bigarré est si joli, nous avons bien de la chance d'être d'un gris uniforme dans cet éventail de couleurs, personne ne nous remarque, nous ne suscitons ni jalousie, ni pulsion de vengeance, nous ne gênons personne et personne ne tient à nous imiter ou à prendre notre place.

Les autres animaux doivent vraiment être de méchante humeur quand on voit avec quelle prudence et quelle circonspection ils mettent un pied devant l'autre.

Cela nous échappe. Même quand nous sommes au sol, nous ne faisons que gambader de joie.

*
**

J'aime le moineau.

Sa charmante petite tête abrite une grande sagesse toute en simplicité.

C'est faux de dire que c'est un animal insolent.

Il sautille respectueusement près de vous, mais ne s'approche que s'il voit qu'il ne vous dérange pas et que vous ne lui voulez aucun mal.

Brehm écrit que le moineau est doué d'un extraordinaire sens de l'observation. Il jauge et détermine parfaitement la nature différente du cheval, du chien, du chat ou de l'homme.

Pourquoi lui en veut-on ?

Je n'éprouve pas de commisération pour les quelques grains de blé dont ils ont besoin. S'il ne m'enchantent guère, leur pépiement ne m'a jamais irrité.

Et s'il est arrivé qu'une fois ou deux, profitant de leur position privilégiée, ils n'ont pas suffisamment respecté mon chapeau melon d'homme sérieux, je n'en ai éprouvé aucune colère pour autant. J'ai considéré que cette innocente petite carte de visite blanchâtre constituait une admonestation symbolique, pour montrer qu'ils sont beaucoup plus raffinés que nous ne le serions si les positions étaient inversées et si nous, les animaux supérieurs, nous volions dans les airs quand eux marchaient au sol. Et qu'elle exprimait également un avis sur la sage organisation institutionnelle qui, tout modeste qu'il soit, est à prendre en considération.

(1931)

LE CHAT JOUE AVEC LA SOURIS

« CONFUSION DES SENTIMENTS »

Ce matin, au fond de la cour, je me suis livré à ce qu'on appelle l'« observation de la psychologie animale ».

Cela tombait d'autant mieux que je venais de lire un ouvrage consacré aux expériences du célèbre savant russe, Pavlov*. Les animaux reviennent à la mode ; aux quatre coins du monde, on fonde des institutions pour réaliser des expériences sur les animaux, afin d'étudier avant tout leurs « capacités intellectuelles », avec l'idée qu'une meilleure connaissance du fonctionnement du cerveau animal fournira de précieux éléments à la compréhension de son équivalent humain. Cela peut paraître étrange : l'homme se demande à quoi peut bien lui servir son intelligence si elle n'est pas plus capable que les animaux de comprendre sa

* *Ivan Petrovitch Pavlov (1849-1936), médecin russe, prix Nobel de physiologie en 1904, auteur de célèbres expériences sur les réflexes conditionnels.*

propre nature, et il pense que, grâce à eux, il va connaître la vérité, même s'il ne faut pas perdre de vue que cette science en est encore à ses balbutiements et qu'elle semble davantage mue par la curiosité que par un but bien précis.

Ce préambule est destiné à garantir que cette cruauté puérile qui m'a permis d'être le témoin de ce jeu, auquel on a souvent recours métaphoriquement, où le chat joue avec la souris avant de la dévorer, pourra être qualifiée de « curiosité scientifique ». Je n'aurais pas pu faire la même chose quand j'étais enfant, car je n'étais pas encore aussi puéril.

Dès l'école primaire, nous avons entendu condamner cette étrange coutume. Dans le livre de lecture ainsi que dans les exercices d'expression et de compréhension écrites, nos chers enseignants reprochaient souvent au chat sa « cruauté » : c'est très méchant de sa part de torturer la malheureuse souris au lieu de l'avaler d'un seul coup, comme le font les autres animaux qui ont plus de sens moral et un plus grand cœur, à l'instar du requin, par exemple, qui a suffisamment pitié de sa victime pour en finir vite avec elle. Nos chers enseignants ont donc su nous inculquer ce mot d'ordre : un traitement humain consiste à éviter de torturer la victime et à avoir l'obligeance de la tuer sans trop la faire souffrir.

Cette histoire de chat et de souris m'a toujours paru suspecte. D'une manière générale, on ne dit pas beaucoup de bien du chat, dont on considère qu'il n'est pas fidèle, qu'il est rusé, paresseux et sournois. Interprétant sa signature qu'il semble avoir paraphée avec ses griffes, les graphologues en concluent qu'il a un caractère retors ; sa parenté altière, son ascendance royale ne lui attirent pas la sympathie du moraliste, et si l'homme aime quand même le caresser, le chat n'y a aucun mérite, car il doit cette faveur à la faiblesse de l'homme qui se laisse prendre au piège des flatteries félines. Mais cela me semble être une façon assez simpliste de voir les choses ; en me fondant sur la relativité des âmes, j'ai cherché à m'adresser à un observateur plus objectif, et j'ai lu de nombreux ouvrages savants sur le chat, en particulier dans la relation qu'il entretient avec la souris. Mais Brehm comme Huxley* ne disent rien de plus que ce que je savais déjà grâce à mon manuel d'écolier. La seule différence, c'est qu'ils font montre de moins de partialité, car ils ne jettent pas d'anathème sur le chat au nom de la morale, mais déclarent « objectivement » qu'il « torture » bel et bien la souris, « sans la moindre raison que justifierait l'instinct de chasseur du prédateur », pour citer

* *Thomas Henry Huxley (1825-1895), biologiste anglais, disciple de Darwin.*

Brehm : il l'enjôle, la relâche, la rattrape, la chahute, joue avec elle, pour ne la manger qu'après. Huxley y voit la marque « d'une vie sentimentale supérieure », et tire un argument pour démontrer qu'il ne faut pas considérer que les animaux sont des machines programmées pour une fonction donnée ; sous une forme primitive, ils possèdent tout ce qui a fait de l'homme le « héros du libre arbitre » : le caprice individuel sans raison, qui est presque d'ordre artistique, le goût du jeu et la curiosité.

Par conséquent, je peux dire que les savants ne m'ont pas apporté une réponse plus satisfaisante que les dictons. S'ils ont hissé la cruauté qui se repaît de la souffrance au rang de « penchant artistique », ils ne l'ont pas rendue plus sympathique pour autant.

Cette fois, j'ai eu l'occasion de voir ce célèbre jeu du chat et de la souris de mes propres yeux.

Je vais vous raconter par le menu son déroulement. Je demande à celui qui a déjà assisté à pareille scène de faire appel à sa mémoire et de me dire objectivement si les conclusions que j'ai l'honneur d'exposer ici sont justes. En affirmant que si le chat traite la souris de la sorte, ce n'est ni par cruauté ni par instinct ludique, mais pour des raisons qui n'ont rien à voir et dans lesquelles entrent des sentiments complexes et variés, je

vais à l'encontre de la conception profane et de son pendant scientifique. Son comportement ne constitue en rien l'expression d'un trait de caractère bien précis et propre à son espèce, mais résulte uniquement d'un « désordre sentimental », d'un tiraillement, d'un malentendu, dont le malheureux chat est tout aussi victime que la souris : aucun des deux ne peut être tenu pour responsable.

C'est en me fourvoyant que j'ai été amené à élucider toute cette histoire, en faisant appel à un souvenir personnel.

J'avais rencontré le chat en question il y a six mois de cela environ, où il jouait un rôle beaucoup plus sympathique, le seul que nous aimons à célébrer, y compris chez les chats. En réalité, il s'agissait d'une femelle qui venait de donner naissance à une portée, et je la regardais souvent, admiratif et comblé, porter délicatement ses petits entre ses dents pour les cacher et les mettre à l'abri d'un ennemi imaginaire. On peut tout reprocher au chat, mais force est de reconnaître que la chatte protège, soigne et aime merveilleusement sa progéniture.

Alors que je jette un œil distrait dans la cour, je la vois se ruer dans un recoin. Quelque chose dans sa course rappelle la période où elle maternait ses chatons. L'espace d'une seconde, je me dis :

aurait-elle donné le jour à une nouvelle portée ? Parce que, de toute évidence, elle tient quelque chose dans sa gueule, en évitant avec beaucoup de tendresse et de délicatesse de la croquer, et met visiblement autant de soin à le protéger.

Une fois parvenue à l'angle de la cour, elle regarde autour d'elle, défiante, avant de poser son fardeau à terre.

Et je m'aperçois, stupéfait, que c'est une souris !

Elle la pose devant elle : la souris est indemne, la chatte ne l'a pas mordue. Effrayée, elle est toute pantelante, elle voudrait s'enfuir. La chatte est à l'affût. Elle attend.

Dès qu'elle voit que la souris tente de bouger, la chatte pose une patte dessus. Une patte de velours, rien moins que sanguinaire, toutes griffes rentrées, alors qu'elle devrait les sortir si elle voulait chasser. Ni griffes, ni grincement de dents, ni yeux injectés de sang. Elle l'attrape doucement, délicatement, la retourne et l'attire vers elle.

La souris retombe sur le dos. La chatte miaule. Elle se penche vers sa proie, lui donne un léger coup de patte, avant de la lécher.

Puis elle recule presque de surprise, un court instant. Elle se tient légèrement en retrait et écarquille les yeux.

La souris prend son élan pour courir.

La chatte réagit aussitôt et la rattrape. Elle la remet délicatement dans sa gueule, et la transporte dans un autre angle de la cour.

La même scène se reproduit.

Et ce curieux « jeu » se poursuit, sans la moindre trace visible de sauvagerie inspirée par le démon de la faim ou du « combat pour la vie ». Il est impossible que cette chatte ait faim, car elle est trop bien nourrie par les habitants de l'immeuble ; il y a à peine une heure, je l'ai vu dévorer un gros morceau de mou dont elle a laissé la moitié.

Ce qui se déroule sous mes yeux est bel et bien une sorte de jeu, mais on dirait que ce n'est pas la chatte qui joue. C'est autre chose qui joue avec elle : une illusion, une ivresse irrépressible ; elle est tiraillée par des sentiments qui s'opposent, elle n'arrive pas à voir clair en elle.

Une fois de plus, dans une ultime tentative désespérée, elle libère la souris de l'étreinte de sa gueule, et s'aperçoit que la peau fragile s'est craquelée et que du sang a coulé sur le petit corps gris. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle comprend ce qui s'est passé : il ne s'agit plus d'un animal vivant, et il est préférable de le faire disparaître. Le goût du sang provoque chez elle toute une série de désirs différents, plus affirmés, elle est assaillie par une nuée de sentiments indécis.

Tant que la souris était vivante...

Mais là, soudain, j'ai comme une illumination.

La chatte ne faisait vraiment que jouer. Elle n'avait absolument pas l'intention de torturer « sa victime » ni de se repaître de ses souffrances, ni même de la manger. Elle aimait la souris, elle la câlinait, la dorlotait ; elle nourrissait pour ce ver-misseau sans défense des sentiments maternels et s'était laissé abuser par cet instinct qui la poussait à se sacrifier par amour.

Elle l'a prise pour un chaton nouveau-né et l'a confondue avec ses propres petits.

Dans son âme animale, tout ce qui est petit, sans défense et qui couine est associé au chaton.

La poule aussi protège et nourrit le petit caneton qui vient se mettre sous son aile. Tous les animaux aiment et acceptent les petits d'autres espèces, qu'ils confondent avec les leurs.

Ce n'est pas le chat qui est cruel, mais la nature quand, faute d'être guidée par l'intelligence et le discernement, elle lance ses enfants bénis et maudits, en proie à des passions contraires, dans ce monde étrange et incompréhensible, soumis à la confusion des sentiments.

Votre Honneur, je ne prétends pas défendre ce misérable Schreiber. Mais je le crois quand il affirme qu'il montait l'escalier quatre à quatre pour apporter du café à sa maîtresse qui paressait au lit, et qu'il n'avait absolument pas l'intention

de l'étrangler. Bien au contraire, il s'était dit qu'ils allaient un peu s'amuser, comme deux chats, sous l'édredon, bien au chaud. Mais quand il a réalisé que ce n'était pas son chaton qu'il léchait, mais une personne qui n'était rien pour lui, il a perdu la raison ; la passion primaire ne fait pas de différence entre embrasser et tuer, seule l'intelligence en est capable.

Il continuait de traîner ce cadavre entre ses dents ensanglantées, en se demandant bien ce qu'il allait pouvoir en faire.

Il la courtisait, il l'a brutalisée... Il l'adorait, il l'a dévorée... Est-ce vraiment un hasard si le langage des sentiments et des passions, qui est né sur les lèvres du poète, a fait si bien rimer ces sentiments ?

(1931)

LA SOURIS DANSANTE

Je suis tombé dessus, ce matin, dans la vitrine d'un marchand d'animaux du centre-ville. En vérité, c'est une vieille connaissance : il y a quelques années de cela, on en trouvait au zoo, j'ignore si c'est encore le cas.

On l'appelle officiellement la souris chinoise dansante. Ce genre d'anomalie animale, comme les poissons ou les tortues bicéphales, vient souvent de Chine ; il paraît qu'on les y élève depuis plusieurs milliers d'années, avec une opiniâtreté toute particulière, qui me paraît d'autant plus humaine qu'elle n'est pas naturelle.

Mais voilà.

Il ne faut pas voir cette idée de danse de la souris dansante comme une métaphore ou une allégorie. Il s'agit d'un petit animal que rien ne différencie de la souris blanche ordinaire, qui danse bel et bien, mais pour satisfaire ses besoins vitaux et non pour réaliser des pirouettes et des entrechats. La danse des papillons n'en est pas une, à proprement

parler, c'est juste leur façon de chercher leurs semblables ou une fleur. Ils ne font que répondre à une nécessité vitale, de façon simple et pragmatique ; ce spectacle n'est charmant que pour nous. Or, pour ce qui est de ma souris, il suffit de l'observer deux minutes pour comprendre que, dans son cas, il s'agit de tout autre chose. La danse de ma souris relève d'un art entièrement gratuit, mais beaucoup moins intéressant que son équivalent humain. Si les gens dansent, c'est pour se séduire ou se distraire, si ce n'est pour se muscler. Mais ma souris ne danse pas pour s'amuser ou parce qu'elle est animée par la foi, comme le derviche tourneur dont la danse participe d'un rituel religieux ; je ne crois pas que l'on puisse parler d'une dimension religieuse chez ma souris qui, je le redis, ressemble à n'importe quelle autre souris.

Je vais tenter de décrire cette danse. Imaginons que ma souris aperçoive un grain de blé quelque part. Elle relève la tête, dresse les oreilles, remue le museau puis elle se dirige lentement vers le grain de blé. Mais à mi-chemin, elle se met tout à coup sur ses pattes arrière, exécute un triple salto rapide comme l'éclair, à plusieurs reprises, avec une régularité toute mécanique, avant de poursuivre tranquillement sa route jusqu'au grain de blé.

Je m'empresse de devancer l'intervention du philosophe mystique de la nature qui s'apprêterait

à dire : peut-être existe-t-il une relation inconnue entre le grain de blé et la danse. Il n'y en a pas. Il ne s'agit ni d'une danse alimentaire, ni d'une parade amoureuse comme on en observe chez les oiseaux. Ma souris exécute les mêmes pas de danse quand elle est toute seule et quand elle n'a pas faim. Elle ne peut tout simplement exister sans elle. Elle ne danse pas de joie, ni de chagrin, ni par passion, ni par euphorie : elle danse tout naturellement, et à chaque fois, tous les quatre ou cinq pas, elle réalise un triple salto rapide comme l'éclair, avant de retourner à ses occupations. Si on l'observe non plus deux mais quatre minutes, on ne peut s'empêcher d'avoir l'impression d'avoir devant soi une sorte d'automate qui, alors que jusque-là ses mouvements étaient naturels, fait, grâce à une roue inclinée ou un ressort prévu à cet effet, un geste comique inattendu. Ma souris exécute ces cabrioles automatiquement, sans rien laisser paraître, comme si elle était en proie à une maladie, visiblement désagréable, comme quand on est secoué par la toux. Sa danse lui est un désagrément, elle la gêne dans ses mouvements et lui fait souvent manquer sa cible. Elle fait un geste brusque de la patte, comme un homme en train de tousser, pour qu'on ne vienne pas la déranger. Après ce pas de danse, elle dodeline de la tête, pantelante, en se disant : « Ah là là ! Cette maudite danse m'épuise ! »

Mais alors, pourquoi diable danse-t-elle ?

Par instinct ? On m'a appris à l'école que l'instinct est l'élan de survie de l'espèce dans la lutte pour la vie, et qu'il répond toujours à un intérêt d'ordre vital. Ma foi ! avec cette danse, ma souris n'ira pas bien loin dans cette compétition. En effet, la première souris venue lui prendra le grain de blé sous son nez pendant qu'elle danse.

Je pourrais même dire que je n'ai jamais vu pareille ânerie, si je ne craignais pas de blesser les braves ânes bien sains d'esprit à qui ne viendrait pas l'idée d'exécuter une telle danse.

Mais comment voulez-vous que j'aie une vision darwinienne de la sagesse de la nature si, ne le prenez pas mal, je considère que la danse est une chose normale du point de vue de l'espèce ? Car s'il s'agissait de cas individuels d'une maladie parmi toutes les souris saines, il n'y aurait rien à dire ; après tout, il existe bien des moutons qui ont la tremblante, cela n'empêche pas que le mouton soit un animal intelligent, qui sait bien ce qu'il doit faire pour produire plus de laine et une viande meilleure pour l'homme. Mais dans le cas des souris, c'est une espèce tout entière qui est atteinte de tremblements : les petits naissent en tremblant, et la tremblante se transmet de génération en génération, au même titre que les autres gènes.

Pour autant, cette anomalie n'est pas un cas isolé dans le monde animal. Nous connaissons une espèce appartenant à la famille des colombidés, qui danse en permanence, elle aussi, en penchant la tête en arrière, au risque de perdre l'équilibre et de tomber à chaque instant. Dans son essai sur la nature, Maeterlinck* parle d'une espèce de fourmi qui court tellement vite que, la plupart du temps, elle dépasse l'objectif qu'elle visait. Si on pose un morceau de sucre devant elle, par exemple, elle le sent, prend son élan mais, incapable de s'arrêter, elle le dépasse et, paniquée, elle court dans tous les sens, sans parvenir à le retrouver, et elle finit par piteusement revenir à son point de départ, toujours à vive allure. Cette sorte de fourmi a survécu tant bien que mal depuis plusieurs millions d'années, en subissant les désagréments de son comportement écervelé. Elle n'a toujours pas compris qu'elle devrait essayer de se maîtriser. Mais non, il faut toujours qu'elle coure comme une forcenée : elle est folle !

C'est évident : elle est folle !

Mais ce n'est pas la seule. De nombreuses autres espèces vivantes le sont aussi... si ce n'est la plupart.

* *Maurice Maeterlinck (1862-1949), poète et dramaturge belge, prix Nobel de littérature en 1911, auteur d'un ensemble d'essais naturalistes, regroupés sous le titre général de La Vie de la nature, et comprenant La Vie des abeilles (1901), L'intelligence des fleurs (1910), La Vie des termites (1926), La Vie de l'espace (1928) et La Vie des fourmis (1930).*

Si ce n'est toutes.

Il y a bien longtemps que je me le dis, mais je n'ai jamais osé en parler, de peur que cela soit moi que l'on prenne pour un fou, comme un homme sain d'esprit qui se retrouverait dans un asile d'aliénés.

Il y a bien longtemps que je me dis que le monde vivant, y compris celle qui le régit, la « sage Nature », a l'esprit un peu dérangé. Il est impossible d'en connaître la cause. Peut-être est-ce précisément dû au « combat pour la vie », ce qui se comprendrait si les naturalistes ne s'employaient pas à vouloir prouver que ce combat a forcément affûté l'intelligence et l'instinct des êtres vivants. Selon moi, on peut fort bien affirmer que c'est ce combat qui les a rendus fous, parce que trop long et épuisant.

Je dispose d'autant d'éléments pour étayer cette affirmation que pour apporter la preuve de son contraire. Les savants ne tarissent pas d'éloges sur les termites, les abeilles ou les fourmis, émerveillés par leur « vie sociale » aussi parfaite qu'harmonieuse, et mettent en avant la façon dont chaque instinct individuel vient en renfort de l'espèce pour en assurer la survie. Mais personne ne parle jamais du sadisme éhonté, pervers, insensé, aberrant, cruel et systématique avec lequel, dans ces sociétés, l'espèce torture et tue l'individu, sans

raison, en détruisant ainsi un instant de bonheur conquis à grand-peine pour céder à cette obsession effrénée de produire le plus vite possible de nouveaux individus, soumis à d'autres tortures dans l'intérêt de l'espèce. Même la théorie qui veut que la génération précédente se sacrifie pour que la génération suivante soit plus heureuse ne permet pas de justifier ce procédé, car le « génie » irrationnel de l'espèce, avec sa règle phalanstérienne, empêche les enfants de se démarquer de leurs parents. On parle d'évolution, mais qui peut dire, entre les intérêts adverses de l'individu et de la société, de quel côté se situe le progrès ? La société des termites, dont on chante les louanges, ne représente-t-elle pas le stade ultime, la preuve par l'absurde de ce qui nous attend quand notre « vie sociale » aura atteint la perfection ? D'autant plus que les termites ont fait leur apparition plusieurs millions d'années avant nous.

Je ne suis pas ce que l'on peut appeler un anarchiste, mais je ne veux pas de cette société parfaite. Non merci. Le comportement de la « sage Nature » me paraît suspect, et je préfère connaître le verdict d'un expert sur son état mental, plutôt que de la suivre sans réfléchir. Mon cher Bicsérdy, je ne vois rien qui me garantisse que la sage Nature veuille me faire du bien ni à autrui ni à elle-même à travers moi. Depuis que nous

connaissons ses agissements dans le monde vivant, la sage Nature n'a cessé de causer des souffrances aux êtres vivants. Et qu'on le veuille ou non, mon esprit imparfait et ignorant, que j'ai reçu de la sage Nature elle-même, continuera de crier, indépendamment de la nature, par-delà la société, la vie et même la mort, dépourvu de corps et perdu dans le vide intersidéral, que la souffrance est mal et que le bonheur est bon. Par conséquent, quelqu'un qui fait souffrir, qui ne peut proposer qu'un bonheur allant de pair avec la souffrance et la mort, n'est ni sage ni parfait, mais a l'esprit dérangé. Chacun de ses actes en témoigne, et il n'appartient pas à la sage Nature de corriger ce qu'elle fait, mais à l'Homme aidé de Dieu qui se situe au-dessus, l'Homme et sa foi contre-nature dans le bien et son refus contre-nature du mal.

(1927)

UNE FOIRE CANINE

Il y a une foire canine, et à Buda, qui plus est !
Où, à ce que j'ai entendu dire, il n'y en a eu qu'une seule auparavant.

Cela fait trois jours que ma femme me harcèle : il faut absolument que j'y aille pour voir ce chien, il paraît qu'il est extraordinaire.

Un homme à la peau cuivrée me reçoit. Il est énergique et connaît son affaire.

« C'est Muki qui vous intéresse ? me demande-t-il avec le regard hypnotique du dompteur.

– Oui, monsieur », lui réponds-je en grinçant des dents.

Il baisse d'un ton. Sa voix se fait plus douce, presque implorante.

« Muki... Muki... i... i... »

Un fox-terrier à poil dur sort de sous le lit. Il s'approche de moi, décrit des cercles autour de moi, me renifle et bâille. Apparemment, tout cela l'ennuie.

« Et alors ? s'écrie le dompteur.

– Ouah ! Ouah !... Je veux dire, oui monsieur ! » et je me mets au garde-à-vous.

Il poursuit d'une voix de stentor :

« C'est le chien le plus intelligent du monde. Il comprend tout ce qu'on dit, comme un être humain. »

Puis, sur un ton mielleux :

« Muki, où est la porte ? »

Le regard lassé, Muki indique la porte de la truffe. Il bâille encore une fois.

« Muki, où est le sucre ? »

Muki cherche du regard dans la pièce. Il aperçoit le sucrier sur le guéridon, près de la cafetière, et va jusqu'à lui, avant de se coucher, l'air de dire : Pourquoi tu m'embêtes ? Tu sais très bien où il est.

Le dompteur, qui n'entend pas être contredit, continue :

« Cet animal est prêt à se jeter dans les flammes pour son maître. Il ne supporte pas qu'on lui fasse du mal, et il serait même prêt à affronter un lion pour lui. Faites semblant de vous emporter contre moi. Donnez-moi une tape. »

Je m'exécute, effrayé à l'idée d'y laisser ma peau. Je lui donne une tape.

Muki ne bronche pas.

« Plus fort ! »

Je tape plus fort. Muki ne bronche toujours pas.

Le dompteur perd ses moyens. Il gémit :

« Muki... iii... ! Muki... on me fait mal ! »

Et il me fait signe de le taper encore une fois. Je lui assène un coup, mais Muki ne bronche pas.

C'est alors qu'une idée me traverse l'esprit. J'observe l'animal à la dérobée, pour ne pas blesser son maître :

« Monsieur, c'est normal qu'il ne réagisse pas. Vous avez vous-même dit que ce chien est intelligent et qu'il comprend tout ce qu'on dit... Il ne nous prend pas au sérieux. »

Le dompteur, surpris, me regarde. Il se gratte la tête :

« Que voulez-vous dire ?

– C'est très simple. S'il ne comprenait pas tout ce qu'on dit, il est évident qu'il me sauterait à la gorge. Mais comme il a entendu vos instructions, il sait très bien qu'il s'agit d'un jeu. Il ne marche pas.

– Ah d'accord ! » dit le dompteur, mais visiblement, il n'a rien saisi à mes explications.

Muki et moi échangeons un regard. Laisse tomber, lis-je dans ses yeux, cela a beau être tout simple, il ne le comprendra jamais.

C'est vrai que ce chien est très intelligent.

Il comprend tout.

(1933)

DÉTECTIVE CANIN

Il ne s'agit pas d'un terme erroné ni d'une petite histoire amusante destinée à un magazine pour enfants. Il ne s'agit pas non plus d'un de ces limiers utilisés par la police, ni d'une de ces fables dans le genre d'Ésope ou de La Fontaine où, dans la société animale, compère Renard ou compère Loup mènerait une enquête sur les chiens. (Entre parenthèses, même quand j'étais enfant, je n'ai jamais aimé cette familiarité avec les animaux).

Non. Rien de tout cela. Par « détective canin », il faut comprendre une nouvelle profession, dont je viens juste d'apprendre l'existence, grâce à mon chien.

En effet, je l'avais perdu.

Je m'inquiétais pour lui : n'allait-il pas tomber entre de mauvaises mains ? J'ai préféré suivre le conseil d'un ami m'incitant à faire passer une annonce dans *Friss Újság**. Il était d'autant plus

* *Quotidien hongrois qui a paru de 1896 à 1951.*

sûr du résultat, que c'est ce qu'il avait fait, dans la même situation, et son chien avait été retrouvé.

J'ai donc suivi ce précieux conseil, et j'ai fait passer une annonce expliquant que tel chien avait disparu à tel endroit. Une récompense d'un montant de tant serait offerte à celui qui le retrouvera.

Le surlendemain, autrement dit aujourd'hui, un homme très grand s'est présenté chez moi, le visage impénétrable, vêtu de la tenue typique des classes populaires, pour mieux masquer sa profession. En effet, il est allé droit au but, en m'expliquant qu'il venait pour l'annonce. Il m'a posé tout un tas de questions sur mon chien, sur son apparence, son âge, son nom, un éventuel signe distinctif.

Quand je lui ai demandé pourquoi il m'interrogeait ainsi, il a regardé autour de lui, s'est penché à mon oreille et m'a expliqué qu'il exerçait la profession de détective canin. Il menait des enquêtes sur les chiens perdus. Pour le moment, il n'avait pas de local à sa disposition, mais la bonne marche de ses affaires lui laissait espérer qu'il pourrait obtenir une subvention de l'État pour élargir son entreprise à l'échelle nationale.

Je lui ai décrit mon chien. Il m'a demandé s'il pouvait percevoir la récompense promise en guise d'honoraires, s'il retrouvait le chien. J'ai accepté et il est reparti, en me disant que, bien qu'il ne disposât d'aucun indice d'aucune sorte pour le

moment, il fallait lui faire confiance car il avait déjà résolu des cas plus compliqués.

Et visiblement, il avait des raisons concrètes de faire valoir ses états de service.

Une heure plus tard, on sonnait à ma porte : c'était le détective canin. Il me rapportait mon chien.

Il a assisté aux effusions de joie, en se tenant à l'écart, mais en montrant qu'il comprenait. D'un revers de la main, il a balayé avec modestie mes félicitations. Il n'est pas non plus entré dans les détails quand, encore sous l'effet de la surprise, nous l'avons interrogé : comment avait-il pu réussir à faire si vite ? Il a touché la récompense, nous a salués et s'en est retourné.

Sur le coup, j'étais aux anges de découvrir cette nouvelle profession dans la société sur la voie du progrès : le détective canin.

Mais depuis, j'ai pris le temps d'y réfléchir et d'en parler à des amis qui avaient reçu la visite de ce personnage quand ils s'étaient retrouvés dans la même situation que moi, et avaient connu ce même dénouement heureux.

Et désormais, à tête reposée, je suggère de ne pas forger un terme nouveau pour désigner cette nouvelle profession.

En me fiant à mes propres soupçons et à ceux de mes amis, je serais d'avis de conserver l'ancienne terminologie.

Il n'est sans doute pas détective canin.
Ni même limier.
Mais tout simplement voleur de chiens.
Cela a toujours existé. Il a juste inventé une
nouvelle méthode.

(1931)

LES OS CANINS CICATRISENT DIFFICILEMENT – MAL DE CHIENS UNE MATINÉE À L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE

Le professeur Emil Raitsits*, à la tête de l'École Supérieure Vétérinaire depuis trente ans, a la patience de m'écouter jusqu'au bout lui exposer ma modeste théorie scientifique, raison de ma venue : la physiologie, la pathologie et la thérapie animales, domaines de recherche générale, constituent en réalité une science supérieure à la médecine humaine, car d'un point de vue physiologique, l'homme n'est qu'une espèce animale parmi tant d'autres, et la médecine humaine ne peut être considérée, tout au mieux, que comme une branche secondaire de la biologie comparée.

Il me dit, sur un ton conciliant :

« Ma foi, on peut voir les choses ainsi. Mais accompagnez-moi jusqu'à mon cabinet, où m'attendent quatre patients. »

* *Emil Raitsits (1882-1934), professeur de médecine vétérinaire et père de la cynologie hongroise, à qui l'on doit d'avoir ressuscité la race de chiens puli.*

Les quatre patients en question, comme nous allons le voir, sont trois chiens et un canari.

*
**

Un caniche au regard intelligent. Son maître remplit la « fiche de renseignements personnels » à sa place, lui se contente d'acquiescer de la queue. Il se plaint de douleur, geint et ne mange plus. Le professeur l'observe :

« Pourquoi est-ce que vous lui donnez autant de cuisses de poulet ?, lui demande-t-il après un premier diagnostic éclair. Mettez-le sur la table d'opération. »

L'instant d'après, le chien se retrouve sanglé sur la table d'opération. Le museau bâillonné, il gémit et cambre les reins quand le professeur insère une pince qu'il retire au bout de quelques secondes, avec un os énorme qu'il a extrait des entrailles de l'animal malade. « Voilà, c'est fini. Il peut repartir, il est guéri. Au suivant ! »

Un lévrier nain, avec une sorte de hernie sur le ventre. « Un cheval lui a donné un coup de pied ! explique sa maîtresse. – Un hématome, fais-je sur un ton savant. » Le professeur hausse les épaules, de dédain : « Tenez-le bien. » Il enfonce la seringue dans la hernie, avant de déclarer : « Ce n'est pas dû au coup de pied d'un cheval ; il s'agit

bel et bien d'un abcès. Nous allons l'adresser au service chirurgical. Au suivant ! »

Le patient suivant (à l'attention des cantatrices sensibles !) arrive dans une cage. Il s'agit d'un canari du Harz*. La dame qui l'a amené explique : « Il est enroué depuis une semaine. Il ne peut plus pousser de contre-ut. »

Le professeur passe la main à l'intérieur de la cage et en ressort l'oiseau. Muni d'une pince et d'une pipette, il s'adresse à moi : « Regardez sa gorge : elle est toute rouge. C'est une laryngite. »

Il soulève l'oiseau comme une montre-gousset, et l'approche de mon oreille, triomphal :

« Qu'est-ce que je vous disais ? Vous entendez ce sifflement au niveau des poumons ? Un sifflement liquide reconnaissable entre mille. Il a bel et bien pris froid. Ce genre d'animal a tôt fait de contracter une pleurésie, il faut faire très attention. »

Et il se tourne vers la dame :

« Vous allez lui donner du miel mélangé à de l'eau, et lui faire suivre un régime à base de figues et d'œufs. Inutile de lui faire des cataplasmes. Je vais lui prescrire de l'hydropirine, quelques gouttes dans la gorge trois fois par jour. Au suivant ! »

Un pékinois borgne. On lui a retiré un œil blessé deux semaines plus tôt. On pourrait le

* *Massif montagneux forestier au centre de l'Allemagne.*

remplacer par un œil de verre, mais cette race le supporte mal. Il finirait par le retirer avec ses pattes et jouer avec. En outre, il récupère bien, et même s'il n'a plus qu'un œil, cela reste un solide gaillard.

*

**

Alors que nous empruntons les couloirs décorés de tableaux édifiants et d'un nombre impressionnant d'échantillons, en direction des maladies internes, je lui demande quelles sont les autres espèces, à l'exception des chiens et des bovins, qu'on amène ici pour y être soignées. De tête, il me répond que, cette année, il a déjà eu à s'occuper d'ânes, de chèvres, de poules, de tourterelles, de paons, de sansonnets, de geais, de corneilles, de faucons, de vautours, de hiboux, de dix sortes de singes, d'un lion, d'un raton laveur, d'un renard, d'un phoque, d'une antilope, d'un gnou, d'une loutre, d'un écureuil, d'un hérisson et d'une tortue.

« Et j'allais oublier, ajoute-t-il pour être complet, le mois dernier, on m'a aussi apporté une cigale. Vous savez, une de ces cigales domestiques que l'on garde dans un panier que l'on suspend. Je ne me souviens plus de quoi elle souffrait... je crois qu'elle avait beaucoup maigri.

– Un cas de cachexie, ai-je suggéré poliment. Elle avait sans doute trop chanté tout l'été. Et si je puis me permettre : est-ce que, par hasard, on vous aurait aussi apporté une fourmi ?

– Je n'en ai aucun souvenir.

– Mais tout de même, de quoi pouvait bien souffrir cette cigale ? » ai-je répété malicieusement. Mais le professeur ne me donne qu'une réponse évasive.

Je réalise ma maladresse : évidemment, le secret médical ! Question de respect pour les proches de la cigale.



On trouve tout ici : médecine interne, chirurgie, stomatologie, obstétrique. Dans chaque service, il y a des salles d'enseignement, des blocs opératoires, des guichets d'admission, des salles de consultation en externe. Sur la porte de chaque chambre figure cette pancarte réglementaire : « Visites autorisées uniquement entre quinze et seize heures ».

Je suis un privilégié, car les médecins et les adjoints fort aimables du professeur me font tout visiter, tout en discutant avec moi de mendélisme*,

* *Le moine autrichien Johann Gregor Mendel (1822-1884), par ses travaux de botanique, peut être considéré comme le père de la génétique.*

de génétique ou des dernières expériences réalisées.

Je trouve curieux qu'il n'y ait ni service psychologique ni service psychiatrique. On m'explique que cela avait été envisagé, mais que faute d'argent, les remarquables projets de développement initiés avaient été interrompus par la crise. En outre, il existe une unité psychologique extrêmement bien équipée, à Leipzig, avec laquelle ils collaborent.

Il serait intéressant de créer une clinique psychanalytique dans notre pays ; nous avons pléthore d'excellents analystes, disciples de Freud, de Stekel, d'Adler*, auxquels nous pourrions faire appel. Il y a longtemps que je me dis qu'une analyse poussée permettrait de traiter la manie de la persécution du lapin, le sadisme du lion, le masochisme de l'agneau, la nervosité hystérique de la mante religieuse qui dévore la tête de son mâle, ou bien le complexe d'Œdipe de la truie qui dévore sa progéniture.

Le matériel dans le bloc opératoire destiné aux animaux plus grands (chevaux, vaches, et même une fois un chameau !) est impressionnant. Des sangles pendent à d'immenses étagères solidement fixées, pour immobiliser les animaux. On

* *Wilhelm Stekel (1868-1940), médecin et psychanalyste autrichien.*
Victor Adler (1852-1918), médecin et homme politique autrichien.

les opère pour des occlusions intestinales, des tumeurs, des fractures ou des luxations, comme les humains.

Et ils souffrent comme nous, tous autant qu'ils sont, des canaris jusqu'aux girafes. Regardez leurs yeux effrayés et leurs membres secoués de tremblements quand ils arrivent sur la table d'opération. Mettez-vous à leur place et imaginez le pouls de votre gorge, votre haut-le-cœur quand le bistouri de la guérison s'enfonce dans leur chair à vif. Votre compassion vous permettra de comprendre ce que disait saint François d'Assise au sujet de la fraternité entre les êtres vivants.

La communauté dans la souffrance fait du moustique un éléphant et de l'éléphant un moustique. Et dans ces affres universelles, les canaris, les chiens, les vaches, les cochons, les sauterelles et les insectes sont tous mes frères et mes sœurs.

Un jeune faon gambade dans le parc. Il est aussi charmant qu'un apprenti comédien, mais, voyez-vous – qu'il n'aille pas s'inquiéter, je ne divulguerai pas son nom – il souffre d'un mal des plus prosaïques : la diarrhée. Ce n'est pas grave, il en guérira.

Dans le service obstétrique, une chatte et une chienne, le ventre bandé. Elles ont subi toutes les deux une césarienne et sont en convalescence.

Dans une autre cage, un puli* jappe à qui mieux mieux, sa patte fracturée est guérie. On l'avait amené pour le faire euthanasier, mais les vétérinaires l'ont pris en pitié, l'ont soigné et s'en occupent gratuitement depuis.

La morgue. Un vieux chien galeux qui a perdu toutes ses dents, on ne peut plus rien pour lui. Ce soir, on lui fera une injection de strychnine dans le cœur ; il lève vers moi un regard triste et interrogateur.

Une martre atteinte de dermatose. Un long traitement. À quoi est-ce que cela peut bien servir de soigner une martre ? demandé-je, n'y tenant plus. Je n'ai rien compris : c'est un furet, son maître s'en sert comme d'un faucon et il y tient comme à la prunelle de ses yeux.

Un cochon de laboratoire. On lui a retiré l'estomac et on le nourrit par l'intestin grêle. Il a l'air de bien aller, mais il est très pâle et sa peau est pratiquement transparente.

Son regard n'est plus le même. C'est un martyr de la science.

**

Au laboratoire, nous observons des prélèvements au microscope. On remarque un minuscule parasite niché entre les cuisses d'une puce.

* *Race de chiens hongrois, reconnaissable à son double pelage laineux.*

La puce de la puce. Elle doit être irritée par cette intruse.

Il se trouve que la puce de la puce a elle-même sa propre puce : une sorte d'isopode* microscopique.

Ce dernier est lui-même aux prises avec des bactéries. La nuit, il sursaute de rage, allume une bougie et s'écrie : « Bon sang, une fois de plus, on n'a pas anéanti les punaises ici ! »

Il existe une justice en ce bas monde.

(1933)

* *Ordre de crustacés, parmi lesquels figurent les cloportes.*

TABLE

Préface	
<i>L'Ésope du Danube</i>	5
J'aime les animaux	11
J'ai mangé de la seiche	16
Pista, huître perlière	20
Requin	25
L'éléphant	29
Le chameau	34
Zoo	37
La princesse et le crapaud	42
Le lion et la vierge des moissons	
<i>Monologue péripatéticien</i>	52
Le singe, le lionceau, le porcelet et le chiot	
<i>Considérations scientifiques</i>	58
Le singe et la fourmi	
<i>Saynète à la manière d'Ésope</i>	62
Moineaux et rats	
<i>Intermède lyrique</i>	67
Le chat joue avec la souris	
« <i>Confusion des sentiments</i> »	76
La souris dansante	85
Une foire canine	93
Détective canin	96
Les os canins cicatrisent difficilement – Mal de chiens	
<i>Une matinée à l'école vétérinaire</i>	100

J'AIME LES ANIMAUX

de Frigyes Karinthy

a été achevé d'imprimer en octobre 2019

sur les presses de l'imprimerie Pulsio.

Éditions Cambourakis

62, rue du Faubourg-Saint-Antoine

75012 Paris

www.cambourakis.com

Dépôt légal : novembre 2019.

ISBN : 978-2-36624-453-3

Imprimé en Bulgarie.